GIL DANS LE COSMOS

A. Martel



jeunesse poche anticipation

GIL DANS LE COSMOS

JEUNESSE - POCHE

A. MARTEL

GIL DANS LE COSMOS

HATIER - G.T. RAGEOT

Couverture de S. Seylig

© E.A.G.T. Rageot – Paris – 1971
Tous droits de reproduction de traduction
d'adaptation réservés pour tous pays.

CHAPITRE I

J'ai dix-sept ans.

Je suis majeur. Il paraît que jadis, aux siècles irrationnels, on devait attendre bien plus longtemps pour cesser d'être un gosse incapable de se débrouiller seul, mais grâce à notre Organisation Educative, nous parvenons maintenant à gagner beaucoup de temps.

Je m'appelle Gil et mon père Axel, ma mère se nomme Christof et ma petite sœur Plof. Remarquez comme c'est commode : lorsqu'un nom se termine par « f », il s'agit d'une femme et s'il se termine par « l », il désigne un homme. En réalité cela ne change pas grand-chose, car « f » et « l » nous sommes tous classés par l'Organisation d'après nos capacités et non en tenant compte d'une petite différence physique...

Mon récit commence donc le jour de ma majorité.

Ce jour-là, mon père me demanda quel cadeau pourrait me faire plaisir. Je pris un air détaché :

— Ma foi, tu sais que j'aime les voyages et que...

— Tu as déjà visité Chicago, Tokio et Honolulu. Je sais. C'est pourquoi je voudrais savoir ce que tu désires maintenant !

Bien sûr, j'avais une idée précise de ce que je voulais proposer, mais je prévoyais une résistance et jugeai donc plus prudent de ne pas attaquer de front. Je ne répondis pas tout de suite et allai prendre au distributeur un sandwich aux algues rouges.

— As-tu déjà voyagé au-delà de la zone A ? dis-je innocemment.

Naturellement, je savais bien que mon père n'avait pas encore osé le faire et j'avais entendu certains de ses amis se moquer de lui.

— Hum... c'est-à-dire que...

Ma mère vint à son secours :

— Gil, je suis une femme à l'ancienne mode, j'ai un peu peur des nouvelles galacto-fusées ! Je préfère m'en tenir à notre vieille machine.

Il faut vous dire que nous appelons zone A, la région qui entoure la Terre jusqu'à une altitude de mille kilomètres. On peut y circuler sans posséder à bord de son véhicule des appareils de guidage spéciaux, tandis qu'il est obli-

gatoire d'avoir une machine plus perfectionnée pour aller au-delà de cette zone.

— Et puis, tu sais très bien que nous avons regardé ensemble les prix au dernier Salon Spatial et que je ne peux pas m'offrir une Algoléide super, ou une C/120 000 ! Tu oublies toujours, Gil, que je ne suis qu'un petit ordinateur du 3e échelon au Centre Producteur Alimentaire. Je n'ai pas autant d'argent que tes amis Bihel et Voogel qui sont tous les deux du 1er échelon.

C'était un des complexes de papa que de n'avoir jamais pu être sélectionné au-dessus du 3e échelon, tandis que je le serais au 1er ; il n'arrivait pas à s'y résigner. Nous savons tous que c'est un défaut dans la priméducation qui en est cause. Mais du temps de papa peut-être la technique n'était-elle pas encore assez au point ?

J'étais prêt à lui répondre, lorsque Plof me coupa la parole :

— Ça serait tellement amusant de sortir une fois de la zone A ! Il paraît qu'on voit des choses formidables.

— Si tu te mets aussi de la partie, ma chérie...

Elle s'était déjà pendue à son cou. Il faut avouer qu'il y a encore d'étranges lacunes dans la formation des « f » et qu'elles emploient trop volontiers les méthodes irrationnelles pour

obtenir ce qu'elles veulent. En l'occurrence, cela servait bien mes projets.

— Ecoutez tous ! dis-je. Vous ne savez même pas encore quelle proposition j'allais vous soumettre et vous commencez par refuser !

— C'est vrai, dit maman, Axel, laissons-le s'expliquer !

— Bon parle.

— Eh bien, même sans dépenses folles et sans prendre de risques, nous pouvons très bien nous offrir une balade sensationnelle.

Je fis une petite pause pour laisser à la famille le temps de réagir.

— Et où ? Comment ? Allons, parle ! s'écria Plof.

— Vous savez très bien qu'on a inauguré il y a deux décades la grande razzostrade (1) à double guidage électromagnétique Terre-Lune. Nous pouvons l'utiliser même avec notre Mars 25.

— Oh papa, c'est vrai, ce serait rudement intéressant.

— Es-tu vraiment sûr que le règlement nous y autorise ?

— Mais oui, tu peux le demander au Grand Régulateur.

(1) Razzostrade : route électromagnétique qui assure le guidage des véhicules dans l'espace interplanétaire.

La résistance de mon père était presque vaincue.

Il appuya sur la touche du radiophone :

— Régulateur Terre-Lune ? Dites-moi, est-ce qu'avec un Mars 25 je peux parcourir la nouvelle razzostrade ? Oui si tout est en bon état ? Bien. Je me présenterai au contrôle préalable ; demain à six heures ? D'accord.

De notre habitation à la spatiobase qui dessert notre quartier, il y a environ quinze kilomètres. (Je crois avoir oublié de vous dire que nous habitons le cercle 4 de Lyon, c'est-à-dire à une cinquantaine de kilomètres du centre de l'ancienne ville de Lyon qui, jadis, n'atteignait même pas le million d'habitants.) Le « tube » permet de parcourir ces cinquante kilomètres en deux minutes (décimales) à peu près, ce qui n'est pas mal, et il y a une station de « tube » dans chaque bloc au pied des ascenseurs. Naturellement, le « tube express » qui conduit au cercle 1, cercle des Bureaux Régionaux de l'Organisation Mondiale, va beaucoup plus vite.

A six heures (décimales) (1) c'est-à-dire à peu près quatorze heures trente de vos anciennes heures sexagésimales, l'animation est grande

(1) Il y a dix heures décimales par jour. Chaque heure vaut donc deux heures vingt-quatre minutes sexagésimales.

à la spatiobase Lyon 4 N E. Elle est située dans une région que les anciennes cartes appellent « marécages et étangs des Dombes ». On l'a entourée d'espaces plantés de hauts arbres et un mur en plastique de cent mètres de haut isole les environs du bruit inévitable des réacteurs.

L'ensemble de la base a dix kilomètres sur dix et se divise en deux carrés : le carré « Interplanétaire » et le carré « Short ». C'est de ce dernier carré que l'on part lorsqu'on veut se rendre à une distance inférieure à cinq mille kilomètres et, évidemment, il occupe une très vaste superficie. A l'intérieur du carré 1 se trouvent les rampes de départ des « véhicules communs interplanétaires » et les rampes pour véhicules individuels. Les personnes classées 8e, 7e, 6e et 5e échelons peuvent accéder aux V C I, mais il leur est interdit de posséder un véhicule individuel.

Notre Mars 25 nous attendait dans son alvéole au numéro correspondant à celui de notre bloc et fut transporté en quelques instants par les convoyeurs électriques à la Station de Contrôle. Je montai sur la terrasse tandis que les employés (7e échelon) vérifiaient l'équipement et la mécanique de notre engin.

Dans un angle du carré 1, une aire spéciale était réservée au départ de la nouvelle razzostrade Terre-Lune, branche Europe 0 2. Je

n'avais jamais vu encore ces nouvelles installations et les admirais de loin en attendant d'en approcher peut-être bientôt. Cinq vastes plates-formes permettaient le départ des véhicules communs galactiques, tandis que dix petites étaient réservées aux départs individuels.

— Nous avons mis en place le dispositif auxiliaire pour le décollage hors du champ de la pesanteur terrestre, dit un vérificateur.

— Parfait, disait mon père.

J'admirai la perfection de ces petits réacteurs atomiques dont la poussée brève mais formidable viendrait s'ajouter à celle du moteur de notre « Mars » pour assurer le dépassement des quarante mille kilomètres par heure au moment critique de la libération de l'attraction terrestre. Cette nouvelle technique, qui avait permis la démocratisation du trajet Terre-Lune, était vraiment très au point. Chacun des deux moteurs auxiliaires mesurait à peine cinquante centimètres de long sur vingt de diamètre et ressemblait extérieurement à un étui à cigare dont une extrémité serait ouverte.

L'employé poursuivit :

— Quant au retour, il ne pose pas de problème puisque votre moteur principal est suffisant pour vaincre la pesanteur lunaire (1).

(1) La pesanteur est environ 4 fois plus faible sur la Lune que sur la Terre.

— Mais, papa, comment ferons-nous pour sortir de notre appareil à l'arrivée, puisque sur la lune il n'y a pas d'air ?

Le chef de station (2e échelon) répondit à la place de mon père :

— La station d'arrivée est climatisée et pressurisée. Si vous désirez faire des excursions au-dehors, on vous procurera des scaphandres avec régénérateur d'air et d'eau fonctionnant en circuit fermé.

Je me souvins alors de la question que m'avait posée Plof le matin même.

— Et notre chien Alcide pourra-t-il sortir lui aussi ?

L'employé se mit à rire :

— Votre chien sera aseptisé à la station terminale et il aura lui aussi son scaphandre. Je pense qu'il connaît la façon de s'en servir ?

— Bien sûr ! Alcide a suivi l'entraînement du « chien spatial ». Ce n'est pas un bâtard !

— Alors, tout ira bien.

L'inspection touchait à sa fin. Le compas hertzien à pilotage automatique avait été particulièrement vérifié et essayé, car de lui dépendait la rigueur de notre course à travers l'espace le long des rails invisibles de la « razzostrade ».

Une équipe de manœuvres avait nettoyé l'intérieur et l'extérieur de notre machine qui brillait maintenant de propreté.

— Dis donc, elle a encore de l'allure notre Mars 25 bien qu'elle ne soit plus dernier cri !

— Ma foi, oui, dit papa, il n'y a pas de V P I (1) qui possède à l'heure actuelle un moteur à autonomie totale de vol plus compact que celui-là.

— C'est exact qu'il n'est pas énorme ce moteur. J'ai vu sur mon filmorésumé d'histoire les photos des premières fusées qu'on a lancées vers la Lune, c'étaient de vrais monstres !

— Bien sûr. Tiens, je me souviens du premier départ d'un cosmonaute, comme on les appelait en ce temps-là. J'étais bien jeune. Ce devait être en 1969, je crois. Ils avaient appelé leur machine « Atlas ». Quelle complication pour faire démarrer un appareil qui pesait des centaines de tonnes ! Leur carburant surtout les encombrait.

— Mais tout a changé avec Activium 437.

— Naturellement. Le combustible atomique moderne a résolu le problème du poids de l'appareil et de l'encombrement du moteur.

*
**

Notre départ avait été fixé au surlendemain, pour profiter de la demi-décade de congé de nos parents. En ce qui concernait Plof et moi

(1) V P I veut dire Véhicule Privé Intercontinental.

il n'y avait pas de problème puisque nous étions encore à l'Organisation éducative et disposions par conséquent de notre temps, pourvu que nous ayons prévu notre travail en conséquence avec le sous-organisateur du bloc.

J'avoue que nous étions bien excités par la perspective de ce départ et que même en branchant notre récepteur de lit sur l'émission hypnophone, nous avions du mal à nous endormir. Maman avait fait quelques préparatifs. Elle ne pouvait se résoudre à consommer seulement les capsules alimentaires régénérées que le distributeur de notre appareil pouvait fournir indéfiniment. C'était un reste d'habitudes antérieures à la rationalisation. Il fallait qu'elle trimbale de ridicules frigocontainers pleins de victuailles congelées du genre poudre de veau aux carottes déshydratées ou foie de volaille en sachets. Enfin..., ce n'était qu'une innocente manie. Quant à papa, il se munissait de vieux livres sur papier comme on n'en fabrique plus depuis je ne sais combien de décades, prétendant que cela occuperait ses loisirs mieux que la télévision ou les enregistrements culturels. Enfin, cela aussi c'était une manie de gens d'une autre époque.

Nous étions prêts bien avant l'heure, Plof et moi, et sans doute notre *Nénette* (1) était-

elle déjà en place sur l'aire de départ que papa avait retenue. Les équipes de nuit avaient dû la préparer et faire les ultimes vérifications.

— Dis-moi, Cri, il est presque trois heures, disait mon père.

— Voilà, voilà, encore une seconde, je mets ma combinaison et j'arrive.

Maman apparut bientôt, chargée de récipients et un peu embarrassée par sa combinaison spatiale. Nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire en la voyant. Elle prit un air scandalisé qui ne fit qu'accroître notre hilarité.

— On dirait que tu pars chez les Peaux Rouges, dit papa.

— Peaux Rouges ? Qu'est-ce que c'est ? s'écria Plof.

— C'étaient des types qui habitaient en Amérique il y a trois ou quatre cents ans, avec des plumes sur la tête. Tu n'as pas appris ça, petite idiote ?

Les ignorances de ma sœur m'exaspèrent. Elle est vraiment terriblement réfractaire et assimile difficilement les plus élémentaires séquences de la culture audio-visuelle. Je me demande si l'échelon 3 qui a été prévu pour elle ne se révélera pas un peu trop ambitieux.

(1) J'avais baptisé notre Mars 25 *Sélénette,* puisque nous allions sur la Lune, mais Plof avait trouvé plus simple de l'appeler *Nénette.*

— Allons, mes enfants, ne vous disputez pas.

— Tu sais, sur la Lune il y a tout ce qu'il faut en fait de produits alimentaires, c'est bien inutile de t'encombrer comme cela.

— Bien sûr, Axel, mais je préfère ma petite cuisine à moi.

Cette déclaration, de style pur XX^{e} siècle, me fit bien rire.

Tout allait bien à bord. Nous étions déjà largement au-delà de l'atmosphère terrestre. La Terre vue par le hublot arrière semblait une énorme lune brillante, tandis que la véritable Lune avait déjà presque sa dimension habituelle. Les moteurs auxiliaires avaient parfaitement fonctionné, il suffisait à présent de laisser faire le compas automatique. De temps en temps, notre radio nous informait de notre position et nous pouvions aussi converser avec ceux qui nous précédaient et nous suivaient sur la razzostrade. Nous apercevions d'ailleurs les taches lumineuses que formaient leurs véhicules sur le fond noir du ciel où brillaient, immobiles, des milliards d'étoiles.

A l'intérieur de Mars 25, la température était agréable tandis qu'à l'extérieur elle atteignait — 185 °C. Grâce au dispositif régulateur de pesanteur, nous pouvions nous déplacer exactement comme nous l'aurions fait sur terre. Ce serait seulement au moment de l'arri-

vée que nous devrions prendre place sur les fauteuils spéciaux et fixer aux parois les objets ; autrement, les chocs dus à la décélération les briseraient.

— Gil! Gil! dit soudain Plof, qui avait le nez collé au hublot, regarde, il y a une grosse étoile verte là-bas!

— Ça doit être Jupiter ou Vénus, répondis-je sans me détourner de l'écran de télévision où je regardais un film passionnant.

Vexée la fille se tut un moment.

— Papa! Papa! Viens voir!

Et comme il ne se décidait pas à lever le nez de son ridicule livre de papier, elle vint le tirer par le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a? ma fille, tu vois bien que je lis.

— Mais, papa ! Viens voir ! Il y a une grosse étoile verte là à droite et elle change de place tout le temps.

— Comment cela, elle change de place?

Du coup, j'avais tourné la tête vers le hublot que Plof indiquait à papa. Effectivement on apercevait, à l'opposé du Soleil par rapport à nous, une grosse étoile verte qui semblait se déplacer parmi les autres étoiles.

Nous restâmes un moment tous quatre à l'observer.

— Demandons au régulateur T L de quoi il s'agit, dit papa, réaliste pour une fois.

Il appuya sur le bouton « communication urgente ». Presque aussitôt une petite lumière orange clignota : la communication était établie.

— Vol T L 27 32 75. Nous apercevons à notre droite un étrange objet vert dont il est difficile d'apprécier la distance, mais qui se déplace à très grande vitesse si j'en crois mon télémètre.

— Je sais, dit la voix tranquille du régulateur, cet objet a été signalé, nous l'étudions en ce moment. On vous tiendra au courant. Merci. Terminé.

La lumière orange s'éteignit.

Un assez long moment s'écoula. L'étrange étoile paraissait décrire un large cercle autour de la razzostrade où nous évoluions ainsi que nos voisins. Papa avait repris sa lecture et je regardais de nouveau mon film, bien que ma curiosité eût été sérieusement mise en éveil par l'objet cosmique. Plof en conséquence, sans doute de son manque de culture, continuait à perdre son temps à regarder par le hublot. Alcide dormait sur les genoux de maman, qui jouait aux rétrocartes (1).

Soudain, le buzzer fit entendre son bruit

(1) Jeu de cartes dont le partenaire est un robot.

de cigale pour attirer l'attention du pilote sur une lumière rouge qui venait de s'allumer au tableau de bord.

Papa leva le nez et je fis virevolter mon fauteuil pivotant pour me trouver à côté de lui en face des multiples cadrans qui venaient de s'allumer. Il était entendu, en effet, que j'occupais le poste de pilote adjoint.

— C'est curieux, dit papa, le pilote automatique vient de décrocher.

Il s'était penché sur les indicateurs de coïncidence avec l'axe de la Razzostrade.

— Oui, nous avons dévié légèrement : une minute zéro huit à droite.

— C'est cela, une minute zéro huit.

Juste à ce moment, un rappel à l'ordre nous parvint de la part du surveillant de vol, par l'intermédiaire de l'émission radio omnibus.

— Attention vol 27 32 75, attention vol 27 32 75! Rectifiez votre route, une minute zéro huit à droite!

— Merci, dit papa, en appuyant sur le contact « micro omnibus », vu, je rectifie.

Avant qu'il n'ait parlé, j'avais d'ailleurs d'une très légère pression sur la manette correspondante déjà produit une éjection de la tuyère de droite et ramené l'aiguille de l'indicateur de coïncidence sur l'indice « zéro ».

La voix s'éleva de nouveau :

– Correct 27 32 75. Stop. Réenclenchez automatique.

– Terminé stop, dit papa.

Il déchira la bande qui venait d'enregistrer nos échanges de paroles avec le surveillant et la rangea dans le tiroir prévu pour l'archivation (1).

Puis, pour ne pas me laisser tout le mérite de l'opération, il appuya sur le bouton « automatique » et les lumières s'éteignirent. Tout était de nouveau normal.

Maman et Alcide avaient levé la tête au moment de l'intervention du surveillant, interrogeant papa du regard.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie, un léger incident, sans doute une influence électromagnétique galactique, nous a fait dévier un peu de notre route.

– Tu as pu rectifier?

– Mais oui, mais oui! Tu vois : tout est normal à présent.

Elle reprit son jeu et Alcide se rendormit.

Quant à Plof, elle regardait toujours stupidement par le hublot.

J'avais perdu le fil de mon téléfilm et décidai de ne pas chercher une autre émission. Cet incident me donnait à réfléchir. Je savais bien

(1) Archivation : désigne l'acte de classer un document pour le conserver.

que papa, parlant d'influence galactique, n'avait voulu que rassurer maman. D'ailleurs, il ne connaissait rien à la constitution électronique de la Razzostrade. Mais, pour moi qui venait d'étudier à fond les nouvelles méthodes hertziennes de téléguidage, il me paraissait incompréhensible qu'une défaillance ait pu se produire à la fois sur les deux « rails » de la razzostrade puisqu'il est prévu qu'en cas de panne sur l'une des fréquences, l'autre la remplace automatiquement. D'autre part, je savais très bien que l'influence des rayons cosmiques et autres radiations provenant de la galaxie, avait été étudiée avec le plus grand soin et que tout avait été prévu pour l'annuler. J'avais grande envie d'interroger le régulateur T L, mais je craignais qu'il ne m'envoie promener, trop occupé par ses grandes responsabilités.

Naturellement je ne laissais rien paraître de mes réflexions à mes parents, tous deux trop émotifs encore. De toute façon, que faire? Peut-être s'agissait-il seulement d'une défaillance passagère de notre équipement, défaillance déjà réparée par un des processus prévus d'auto-réparation.

Je haussai instinctivement les épaules et mis en route un enregistrement de musique relaxative.

Sans doute avions-nous parcouru à peu près la moitié de notre course, lorsque le

signal orange « communication urgente » se mit à clignoter. Je me secouai de mon relatif engourdissement et appuyai sur le bouton. La voix du régulateur s'éleva.

— A tous les vols T L en cours à huit heures trente-sept. Information générale. L'objet lumineux précédemment observé semble s'être stabilisé en un point situé actuellement à cent trente-cinq mille kilomètres de l'axe polaire et sept cent trente-sept mille kilomètres du plan de l'équateur. Nous envoyons une galactofusée avec équipage spécial en vue d'examiner cet objet. Il n'émet jusqu'à présent aucune radiation décelable autre que la lumière solaire réfléchie. Nous vous tiendrons au courant dès que des informations nouvelles nous parviendront.

Pas grande précision, en somme, si ce n'est que l'objet s'était, immobilisé et que nous connaîtrions bientôt le résultat des observations faites par la fusée. Si aucune radiation ne se manifestait, cet objet en tout cas était inoffensif!

Et notre voyage continua ainsi tranquillement.

— Voulez-vous manger quelque chose? dit maman en ouvrant l'un de ses containers.

— Pourquoi pas? s'écria joyeusement papa.

Bien que, pour ma part, j'aie blâmé l'emploi de telles méthodes anciennes, je me laissai attendrir et acceptai une tranche de jambon pressée entre deux tranches de pain grillé.

Plof s'était jetée goulûment sur un pot de confiture de tomates et Alcide léchait le fond d'un récipient de « Canispâte ».

Soudain, le buzzer attira notre attention par un « ZZZ » énergique.

Je pivotai brutalement sur mon fauteuil, tandis que papa s'étranglait avec un os de poulet. Les lumières du tableau de bord s'étaient allumées. D'un seul coup d'œil, je compris : le compas automatique avait de nouveau décroché.

Ce ne fut, cette fois encore, qu'une légère alerte semblable à la précédente : une petite déviation, vite rattrapée, hors de la route balisée.

— Qu'est-ce qui se passe, Gil? interrogeait déjà ma mère.

— Encore une erreur de route, grommela papa.

Je lui donnai un coup de coude.

— Ce n'est rien, maman, une rectification à faire. C'est déjà réparé.

Le surveillant n'avait même pas eu le temps d'intervenir.

Je clignai de l'œil vers mon père qui consultait le « livret des consignes ». Maman avait repris son repas : il ne fallait pas l'inquiéter. Je haussai le niveau de la musique d'ambiance pour pouvoir parler sans attirer l'attention.

— Etranges, hein, ces deux décrochages successifs! dis-je à voix basse à papa.

— Qu'est-ce que tu en penses? Je ne trouve rien là-dedans où ce soit prévu, dit-il en me montrant le « livret ».

— Bien sûr, car il est à peu près impossible que les deux voies de la « razzo » soient en panne en même temps.

— Et pourtant, c'est bien ce qui est arrivé.

— Ça, dis-je prudemment, nous ne le saurons que lorsque le régulateur nous le dira.

Je pensais à l'étoile verte qui nous regardait tranquillement, immobile à quelque trois cent mille kilomètres sur notre droite.

*
**

Un peu plus tard.

Le Soleil est sans doute déjà couché à Lyon depuis quelque temps, mais ici il éclaire toujours. La Lune s'est déplacée et rapprochée, mais elle se situe encore sur notre droite. Nous y arriverons après dix heures de naviga-

tion au total, c'est-à-dire à l'heure où nous avons quitté Lyon, mais un jour terrestre plus tard.

CHAPITRE II

Toute la famille a sommeil.

Inutile de veiller, car le buzzer se chargerait de nous réveiller en cas d'urgence.

Papa, d'ailleurs, dort déjà. Plof s'est installé sur le divan. Je ferme les yeux.

Je pense à l'étoile verte.

Sur ma tête, j'ai placé le casque d'écoute silencieuse et j'entends les échanges sur la « voie omnibus » entre le surveillant et les autres véhicules en route sur la T L.

Est-ce que je dors ou suis-je réveillé ?

— Compas décroché. Impossible réenclencher automatique, dit la voix 27 30 75. (C'est un de nos voisins immédiats.)

— Pilotez manuellement, je vous tiendrai informé si vous dérivez.

— Naturellement, je maintiens l'indicateur de coïncidence à zéro.

— Oui. Sans doute pourrez-vous tenter le réenclenchement quand vous arriverez dans la zone d'influence lunaire.

Les voix se taisent. Il ne semble pas qu'un autre véhicule ait rencontré les mêmes difficultés que le 30. Pourvu que notre pilote se comporte bien ! J'ai envie de dormir. Je vois l'étoile verte à travers le hublot. Elle me regarde avec de gros yeux. Mais oui ! Elle se rapproche ! La lumière devient aveuglante... Non ! Non !... Et je sursaute sur mon « relax » au point de me cogner la tête contre un levier, heureusement caoutchouté. La voix omnibus grésille toujours, à mon oreille, de petites nouvelles sans grand intérêt. Me voilà réveillé. L'étoile est toujours exactement à la même place.

Difficile de se rendormir ! Je pourrais prendre un comprimé hypnogène, mais je préfère rester capable de réagir vite si c'est nécessaire parce que papa... pauvre papa, il n'est pas moderne. Enfin ! C'est de son âge.

Le régulateur ne nous a rien dit encore de la galactofusée envoyée en reconnaissance.

Je cherche l'émission terrestre permanente d'informations. Peut-être disent-ils quelque chose ? Ah ! Voilà ! C'est une speakerine : « Le jeune Wysinckiel de Moscou a entraîné son équipe de marcheurs avec tant de zèle qu'ils sont parvenus à parcourir vingt-sept kilomètres cinq cent vingt-cinq en une heure

quarante-sept. Le grand Ordonnateur souhaite que cet exemple soit suivi, car la marche n'est nullement une survivance irrationnelle, mais au contraire un excellent exercice et une nécessité physique... « Encore cette propagande pour le « Physique Entraînement » ! Est-ce qu'ils n'auraient pas quelque chose d'un peu plus intéressant à dire ? Décidément, j'aime encore mieux la musique d'ambiance.

Je ferme les yeux. Tout le monde dort à bord de la brave *Nénette*...

Un coup de langue d'Alcide me réveille de façon assez peu agréable. Le chien paraît inquiet. Je jette un coup d'œil au tableau de bord. Ah ! Voilà ! Il a vu le rouge ! Alcide a suivi l'entraînement des « chiens de l'espace » et il a appris à connaître les couleurs. Il sait qu'il doit me réveiller si la lampe rouge s'allume pendant que je dors. Brave Alcide ! J'appuie sur le bouton correspondant. Le régulateur T L parle :

« Chers amis, (tiens, tiens, pourquoi cette amabilité ?) bien que nous soyons sans nouvelles de la galacto envoyée vers 12 VI 0047 (c'est ainsi que nous avons désigné en code l'astre apparu dans le système solaire), nous ne sommes pas inquiets, car il était entendu qu'aucune liaison radio ne serait utilisée pour

ne pas donner l'éveil à un ennemi éventuel, nous n'avons aucune raison de croire que le phénomène soit de nature à nuire aux terriens. Il s'agit de précautions de pure routine. Donc, ne vous inquiétez pas. D'ailleurs tout va bien sur la razzostrade et à la station lunaire, mis à part quelques incidents mineurs de téléguidage. »

Je me demande si le 30 a pu reprendre son pilotage automatique. Peut-être y a-t-il d'autres véhicules qui éprouvent la même difficulté ? Malgré les paroles rassurantes du régulateur, je ne parviens pas à dormir. Heureusement, Alcide me tient compagnie, car si je devais compter sur Plof et sur mes parents... J'écoute le ronron des conversations sur la « voie omnibus » : 27 28 69, distance deux mille kilomètres, prenez les dispositions d'alunissage, etc. et l'énumération toujours reprise des fastidieuses opérations de contrôle à opérer avant de commencer la descente vers la Lune.

Sans doute est-ce là le véritable hypnogène, car je commence à me rendormir avec Alcide sur mes genoux.

Soudain, la voix du 30 se fait entendre, un peu saccadée : « Je n'arrive pas à maintenir le cap. Constante déviation à droite.

— Vérifiez vos jets latéraux : Pression ? Température ? Expansion ?

— Tout est O K.

— Tenez nous au courant, nous enverrons une équipe si nécessaire. »

Je regarde par le télescope avant : le 27 30 75 est nettement visible. Il ne doit pas être à plus de cinq cents kilomètres et il est facile de se rendre compte de sa déviation par rapport à l'alignement des 29 et 31 qui l'encadrent. Il semble que, malgré ses efforts, il n'ait pas pu rétablir sa direction, car je le vois s'écarter petit à petit de la ligne de vol commune.

— 27 30 75, dit le surveillant, essayez au moins de maintenir le cap actuel. Nous vous envoyons une équipe.

Il y a, en effet, le long de la razzostrade des équipes S O S de réparation munies de scaphandres individuels et de véhicules puissants, capables de se déplacer rapidement. L'un d'eux dépasse bientôt la file et je le vois passer à ma hauteur, ses tuyères arrière enveloppées d'une lueur qui montre que ses moteurs sont à plein régime.

Le 30 est maintenant largement écarté de l'axe normal, je le suis avec le collimateur de mon télescope, sans doute le S O S va-t-il le rejoindre et l'amarrer pour le ramener dans la bonne voie avant de chercher les causes de la panne.

Mais, c'est étrange, il me semble que la vitesse du 30 augmente considérablement bien

qu'aucune lumière n'indique la mise en route de ses moteurs. Mon télémètre indique qu'il s'éloigne à près de quatre-vingt mille kilomètres par heure (1). Le S O S le poursuit avec difficulté. J'essaie de les maintenir tous deux dans le champ de ma lunette. Ma vue se brouille; sans doute ai-je approché mon œil trop près de l'oculaire, mais non, voilà, j'ai essuyé le verre et je distingue clairement le S O S. Ah ! Par exemple ! Le 30 a disparu du champ ! Cherchons-le, sans doute a-t-il encore accéléré. Quel curieux phénomène. Diable ! Mais où est-il passé ? Je ne l'aperçois plus nulle part ! Et voilà le S O S qui tourne en rond, décrivant des cercles de plus en plus vastes; sans doute lui aussi cherche-t-il le 30 ?

Tiens ! Je n'avais même pas remarqué que la conversation que j'entendais tout à l'heure avait cessé... Le S O S seul lance maintenant ses appels et ne reçoit aucune réponse.

— Allo ! Allo ! 27 30 75 ! Ici S O S ! Que se passe-t-il chez vous ? Répondez !

Seul, le silence lui répond.

Incroyable ! Fantastique ! Stupéfiant ! Le 27 30 75 vient de disparaître sous mes yeux dans l'espace, sans laisser aucune trace et sans

(1) N'oubliez pas que nos heures valent deux heures vingt-quatre minutes sexagésimales anciennes.
24 heures = 1 440 minutes.
10 heures décimales = 1 440 minutes sexagésimales.
1 heure décimale=144 minutes sexagésimales=2 h 24 mn sexagés.

qu'aucun phénomène extraordinaire ne se soit produit, à part justement sa disparition.

J'avoue qu'en ce moment, un frisson me parcourt des pieds à la tête. Je me cramponne instinctivement aux poignées de mon « relax ». Ai-je été le seul témoin de cette aventure inouïe ? Mes parents continuent de dormir. Alcide s'agite, inquiet sans doute de me sentir inquiet, et regarde vers le hublot droit arrière. Je me tourne de ce côté. L'étoile verte a dû se rapprocher beaucoup, car sa brillance a nettement augmenté. La lumière qu'elle émet projette une lueur dans l'intérieur sombre de notre cabine.

A quoi bon réveiller mes parents ? Cela ne servirait qu'à les agiter inutilement. Je suis bien capable de faire le nécessaire si par hasard il se produit quelque chose. Sans doute aurons-nous bientôt une explication très simple de ce qui est arrivé au 27 30 75. Il a dû se produire une explosion que je n'ai pas remarquée pendant que je nettoyais mon oculaire. Tout de même, il n'est resté aucune trace... Si seulement je pouvais comprendre ce que raconte le régulateur au S O S ! Mais c'est une émission codée que je ne peux pas déchiffrer, ils ont prévu cela justement pour ne pas effrayer les voyageurs lorsqu'il y a un pépin.

Sur la « voie omnibus », on n'entend rien de bien intéressant. Le surveillant a sans doute reçu

la consigne de faire comme si rien ne s'était passé pour ne pas mettre en émoi l'ensemble des voyageurs. Quant à ceux qui, comme moi, ont été témoins du fait, ils connaissent assez leur Code spatial pour savoir se taire en cas de difficultés.

Le S O S continue à décrire de vastes cercles dans l'espace en s'éloignant de plus en plus de nous. Il semble bien n'avoir rien trouvé jusqu'à présent. Je me surprends à somnoler malgré les circonstances. Dans le casque, la voix du régulateur me fait soudain sursauter :

« Notre expédition rencontre des difficultés pour s'approcher de 12 VI 0047. Cet astre doit être beaucoup plus éloigné que nous ne le pensions. Notre fusée a atteint sa vitesse maximum et elle devrait être à présent assez voisine de son but. Peut-être le prétendu astre n'est-il qu'une réflexion de lumière sur un anneau de particules disséminées dans l'espace, peut-être cet astre hypothétique n'a-t-il aucune réalité ? Il semble fuir au fur et à mesure que s'approche notre véhicule, à la manière d'un mirage. Voilà tout ce que nous pouvons vous dire actuellement. »

J'ai envie de l'interroger au sujet de la disparition du 27 30 75, mais ce serait contraire à nos instructions. Il faut attendre avec discipline les informations diffusées officiellement.

Tout à coup, voilà que mes instruments de

bord s'illuminent. Ça y est ! Ça recommence ! Encore ce damné pilote automatique ! Je tends la main vers la poignée de rectification de coïncidence et m'aperçois que nous avons dévié cette fois très nettement sur notre droite.

Je mets en route les jets correspondants.

L'indicateur ne bouge pas.

Notre route continue d'être fausse.

Allons ! Encore une pression sur le levier ! Rien ! Pourtant les moteurs fonctionnent normalement. Tous les contrôles sont bons.

Nom d'un chien! Mais je n'arrive pas à revenir sur la bonne route. Et la vitesse augmente de façon inquiétante! Pourtant, je n'ai aucun moteur principal en route. Ah! Mais c'est exactement ce que j'avais observé tout à l'heure sur le 30, avant... (ma pensée hésite à conclure) eh! oui!... avant sa disparition!

Je jette un coup d'œil par le télescope arrière et j'aperçois le S O S qui accourt vers moi à toute vitesse. « 27 32 75! 27 32 75! Ici S O S, faites le maximum pour revenir sur l'axe! Faites donner toute sa puissance au moteur de droite principal seul. » C'est vrai, voilà une manœuvre possible, je n'y avais pas pensé.

Je pousse le contact de démarrage et une accélération terrible me cloue sur mon relax, tandis que l'indicateur de coïncidence signale une nette rectification de route.

— Ça va, continuez! dit le S O S.

Par bonheur, l'accélération n'a réveillé ni papa ni maman, seulement Plof qui n'avait pas pris de dose hypnogène. Elle essaie de se lever et n'y parvient pas. Je lui fais signe de se taire et de ne pas bouger.

— Ne t'inquiète pas, une simple correction de route, ne réveille pas les parents.

Elle semble très effrayée, mais se tient tranquille. D'ailleurs, elle serait bien en peine de se déplacer actuellement, mais elle aurait pu crier.

— Je vais tenter l'amarrage, hurle le chef S O S.

Nous filons maintenant à une allure terrible. Le S O S est presque à côté de nous. Il a projeté son grappin magnétique et tente de tirer *Nénette* vers l'axe T L en faisant donner le maximum à ses moteurs latéraux.

— Pleins gaz à droite, je fais l'impossible pour obtenir rectification complète du cap.

— Ça va, continuez ! Amarrage réussi, dit le S O S.

Nous naviguons un moment ensemble et l'indicateur revient peu à peu vers la graduation zéro... Mais nous avons complètement perdu de vue nos anciens voisins de la razzostrade, car les minutes représentent beaucoup

de kilomètres à la vitesse à laquelle nous naviguons en ce moment.

— Je crains de sortir de la zone d'action des rails électromagnétiques, dis-je au micro, ne faut-il pas réduire la vitesse?

— Ne vous préoccupez pas de cela, nous vous indiquerons le chemin plus tard. Pour le moment, il faut sortir de la région perturbée.

Plof s'agite.

— Qu'est-ce qui se passe? Gil, j'ai peur!

— Chut! Ne t'inquiète pas, tout va bien.

— Pourquoi y a t-il cette grande machine qui s'est approchée de nous ?

— C'est l'équipe de secours, le S O S.

— Ah! Bon.

Alcide me regarde d'un air interrogateur.

Mais, qu'est-ce qui m'arrive? Je ressens une impression étrange. Est-ce la vitesse? En fait, elle a augmenté dans des proportions apparemment supérieures à ce qu'on aurait pu attendre de l'action de nos moteurs.

Et voilà que la déviation recommence. De nouveau, malgré tous les efforts, et ceux sans doute du S O S, notre route s'incurve vers l'extérieur de la razzostrade.

— Je ne peux plus maîtriser ma direction!

— Ne vous affolez pas, je vais faire donner

à mes moteurs toute leur puissance, annonce le chef de bord du S O S.

Mais la manœuvre ne semble guère efficace.

L'indicateur de direction dévie peu à peu inexorablement. Je commence à me sentir mal à l'aise. Les slogans de maîtrise de soi que j'ai appris à l'école du pilote spatial ne semblent pas très efficaces : « Un homme organisé tient son imagination bien en main, même si un instrument ne fonctionne pas, ton cerveau doit fonctionner, chaque phénomène a sa cause, à toi de la découvrir, etc. ».

J'ai presque envie de réveiller mon père, preuve que des impulsions sentimentales sont encore capables de m'influencer fâcheusement! Allons il faut réprimer cet absurde élan irrationnel! Alcide semble, lui aussi, de plus en plus inquiet et il regarde avec grande attention vers l'arrière. Sans doute voit-il le disque brillant de la Terre diminuer rapidement.

Soudain, un phénomène nouveau se produit, absolument incroyable. Aucune notion ne m'a été apprise auquel je puisse le rattacher. Au moment de le raconter je me sens d'ailleurs bien embarrassé, quoi que ce phénomène m'ait été expliqué depuis en termes compréhensibles pour un être humain. Cette explication, du reste, va bien au-delà de ce que la science nous

avait appris en 2070, à l'époque où se situe cette histoire.

La vitesse augmente d'abord de telle façon que mes appareils deviennent absolument incapables de me l'indiquer, et ceci sans, cependant, que je ressente un effet extraordinaire d'accélération. Naturellement, je n'ai bientôt plus aucun élément qui me permette d'avoir une idée de cette vitesse, sinon l'éloignement incroyablement rapide de la Terre, de la Lune et bientôt du Soleil. Notez que, pendant toute cette phase, le S O S continue à naviguer à côté de nous, subissant le même sort que nous-mêmes. Je perds toute notion du temps et, en échangeant avec mes voisins mes impressions, je constate qu'ils sont exactement dans le même cas. Le chef du S O S m'a, au début, prodigué des conseils de calme et de maîtrise de moi. Ils étaient bien inutiles car, le moment d'inquiétude passé, je me sens maintenant plus passionnément intéressé par ce qui arrive qu'effrayé par le sort qui deviendra peut-être le nôtre. Il semble, qu'à présent, lui aussi et ses compagnons soient devenus sereins.

Cette étrange navigation se poursuit pendant une durée que je ne puis guère apprécier. Sur nos chronomètres, elle compte environ

quinze minutes, mais me paraît infiniment plus longue. Je tremble surtout de voir mes parents se réveiller car je me demande quelles seraient leurs réactions. Ils dorment heureusement à poings fermés. Plof, par contre, est bien éveillée. Elle a profité de l'absence d'accélération sensible pour venir se mettre à côté de moi et ne semble pas avoir pleinement conscience de ce qui arrive. Tant mieux !

Et puis, soudain, je m'aperçois, en regardant par le télescope avant, que nous sommes maintenant proches de ce que la Terre avait appelé tout à l'heure 12 VI 0047. Non pas que l'étoile verte soit devenue plus brillante, mais son disque est nettement visible et occupe à peu près le quart de l'horizon. Je remarque que sa dimension ne varie plus guère depuis un moment, si tant est que ce « moment » ait une signification!

Inopinément, je me rends compte que notre véhicule est maintenant tout près de ce que j'ai appelé l'Etoile Verte. J'aperçois très bien sa surface qui ne semble nullement comparable à une substance solide connue et qui, pourtant, réfléchit la lumière du soleil, puisque je la vois!

Sa dimension qui, depuis les parages de la Terre, semblait comparable à celle de la Lune, est, vue de près, extrêmement modeste. Elle

m'apparaît comme un disque de quelque mille kilomètres de diamètre peut-être.

— On dirait qu'elle diminue au fur et à mesure que nous approchons! s'écrie au micro le chef S O S.

— Peut-être ces notions de dimension n'ont-elles aucun sens ici, dis-je pensivement.

— Que voulez-vous dire, êtes-vous fou?

C'est un brave technicien du 7e échelon certainement bien entraîné à son travail, mais il ne faut pas lui demander de manier des notions aussi délicates que celles de l'espace et du temps.

Je dois donc garder mes réflexions pour moi.

Pas longtemps, d'ailleurs, car se produit alors un des épisodes vraiment stupéfiants de notre aventure : nous nous précipitons sur l'Etoile Verte à une vitesse probablement vertigineuse au sens où nous l'entendons sur la Terre. Je m'attends à un choc effroyable. Or, à la place de ce choc, la paroi, sans doute plastique, nous reçoit en douceur, et nous nous trouvons, avant que j'en aie eu le temps d'observer quoi que ce soit ou de réfléchir, à l'intérieur d'une immense sphère. Il est d'ailleurs difficile de préciser pourquoi je viens d'écrire que nous étions à « l'intérieur » car notre impression n'était guère différente, sans doute, de celle qu'éprouvaient nos ancêtres

lorsqu'ils jugeaient, eux aussi, être à l'intérieur de la sphère du monde où ils accrochaient le Soleil, la Lune et les étoiles. Disons que les repères habituels ont disparu et que je n'aperçois plus rien d'autre qu'une surface légèrement lumineuse enveloppant totalement le S O S et *Sélénette,* sans qu'il me soit possible de préciser ni la distance, ni la nature de cette surface, ni même s'il s'agit bien d'une surface, ou plutôt d'une sorte de « limite » imposée aux radiations provenant de l'univers. En effet, je n'aperçois plus rien et les émissions terrestres de toutes natures ne parviennent plus à aucun de mes instruments : radio, radar, télévision, etc.

— Je n'ai plus aucun contact optique ou radio, me dit le chef S O S d'une voix étranglée, je ne sais plus que faire!

Je l'entends parfaitement, de même que j'aperçois sa machine à peu de distance de la nôtre. Il paraît complètement inapte à réagir à une situation si nouvelle et que son conditionnement du 7e échelon ne l'a évidemment pas préparé à affronter.

— Ne vous inquiétez pas, mon vieux, pour le moment il n'y a rien de bien dramatique dans tout cela. A propos, comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle Bill, mais pourquoi me le demandez-vous?

— Parce que nous allons sans doute vivre quelque temps ensemble et, de ce fait, il vaut mieux nous appeler par notre nom. Je m'appelle Gil! dis-je en riant.

— Vous trouvez le moyen de rire! On voit que vous êtes jeune!

— Mais bien sûr! Nous ne courons aucun danger pour le moment, alors à quoi bon s'en faire? Attendons! Le seul fait que nous puissions nous voir et communiquer entre nous prouve que nous sommes dans un monde qui ne diffère guère du nôtre.

Plof, qui a entendu la conversation, s'est accrochée à mon bras.

— Mais, qu'est-ce qui se passe, Gil, où sommes-nous? Allons-nous rester longtemps ici?

Je la prends dans mes bras.

— Ecoute fillette ! Tu ne dois pas avoir peur. Ça ne sert à rien. N'as-tu pas suivi le cours de Comportement Spatial?

— Si, dit-elle en baissant le nez comme une élève prise en faute.

— Alors, tu dois te rappeler : chaque phénomène a une cause, à toi de la découvrir. Crois-tu que pleurnicher nous aidera à comprendre ce qui se passe?

— Non, dit-elle, tu as raison, je me conduis comme une irrationnelle. Pardon.

— Bon. Alors voilà : nous allons réveiller les parents et, comme ce sont des anciens, ils vont sûrement être affolés. Ils n'ont pas eu la chance d'être aussi bien conditionnés que nous. Alors, tu t'occuperas de maman et tu la rassureras. Moi, je me charge de papa.

— D'accord !

Je tourne la manette « musique d'ambiance ». Aucun son ne sort du haut-parleur.

— Suis-je distrait! J'oubliais que nous ne recevons plus les émissions terriennes.

Et je mets en route la mémoire musicale autonome, choisissant sur le répertoire une page de « spécial relax » et poussant la puissance au maximum. Mon père et ma mère ouvrent aussitôt un œil.

— Oh! Gil! Pourquoi as-tu mis la musique si fort? dit mon père.

— Tu nous as réveillés!

Ma mère s'étire et baîlle.

Je diminue aussitôt le volume sonore.

Papa regarde autour de lui.

— Mais, dit-il, quelle heure est-il ? On dirait que le Soleil n'éclaire guère.

Et il se penche pour regarder par un hublot.

— Mais où est donc le Soleil ? Il n'y a pas d'ombres !

— Eh bien, tu vois, regarde par ici, le S O S est à côté de nous. Mais nous sommes entrés ensemble dans une espèce de nuage et nous ne voyons plus ni la Terre, ni le Soleil, ni les étoiles.

— Une espèce de nuage! Ah par exemple! En voilà une histoire!

Maman va d'un hublot à l'autre et regarde aussi par les télescopes avant et arrière tout en marmonnant :

— Dieu du ciel! Mais c'est vrai on ne voit plus rien! A part notre voisin le S O S! Qu'est-ce qui se passe?

— Il faut interroger tout de suite le régulateur!

— Pourquoi ne nous as-tu pas réveillés lorsque c'est arrivé?

Avec le plus de calme possible, j'essaie de leur faire comprendre la situation.

— Papa, ce n'est pas la peine de tourner tous ces boutons. Aucun ne sert plus à rien. Tu penses bien que j'ai déjà essayé. Et toi, maman, assieds-toi et ne bouge plus. Je vais vous raconter ce qui s'est passé.

J'essaie de faire un petit résumé, très inof-

fensif, des événements qui nous ont amenés ici.

— Mais, c'est terrible! s'écrie maman. Nous voilà perdus dans le cosmos.

Elle est très effrayée. Plof, qui jusqu'à présent s'était bien comportée, se met à pleurnicher. Seul, Alcide conserve un calme imperturbable.

J'appelle Bill au radiointerphone.

— Bill, ça va chez vous?

— Pas mal, mon vieux, on se fait une raison.

La voix de Bill produit sur mes parents l'effet que j'espérais, c'est-à-dire qu'ils se raccrochent aussitôt à cette présence humaine.

— Salut, Bill ! dit mon père.

— Bonjour monsieur Axel! Alors, nous voilà peut-être voisins pour un moment...

— Si vous êtes trois, vous pourrez venir nous rendre visite en scaphandre : on jouera aux électrocombinaisons!

— Et que pensez-vous de cette aventure, monsieur Axel? j'espère que vous trouverez le moyen de nous tirer de là.

— Eh bien, heu... Gil et moi, nous étudions la question en ce moment.

— Quand je pense, dit ma mère, que je pourrais être tranquillement en train de me

promener en hélicoptère avec mon amie Popof!

— Tu te rends compte de tout ce que tu pourras leur raconter quand tu reviendras...

CHAPITRE III

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées d'après nos chronomètres, mais elles nous avaient paru incroyablement longues.

Et voilà que la lampe rouge s'allume au tableau. Papa et moi, nous sursautons et bondissons sur le bouton de la voie « T L Régulation ». Aurions-nous repris le contact?

Nous entendons d'abord une étrange musique, constituée de sons très purs comme ceux que produit la vibration d'une lame d'acier, puis une voix métallique et saccadée parle, détachant chaque syllabe, sans intonation ni inflexion, comme un texte lu dans une langue inconnue du lecteur.

« Bonjour, mes amis, sans doute êtes-vous impatients d'avoir quelques renseignements sur ce qui vous arrive. Eh bien! N'ayez aucune inquiétude! Votre vie n'est pas en danger.

Vous êtes nos hôtes et vous ne manquerez de rien. Si vous désirez communiquer avec nous, vous pourrez le faire au moyen de votre radio. Dites-nous ce que vous désirez et nous ferons l'impossible pour vous satisfaire. »

La voix se tait.

Nous nous regardons un peu ahuris par cet accent étrange. Le S O S a entendu lui aussi le message, car le voici qui appelle.

— Dites donc, monsieur Axel! Nous venons d'entendre un drôle de laïus! Une voix qui avait l'air de venir à travers, je ne sais pas, moi... un tuyau!

— Oui, Bill, nous avons entendu, je ne crois pas que ces paroles nous soient parvenues par un tuyau, mais plutôt, dit en riant mon père, plutôt d'un autre...

Je coupe le radiointerphone à temps. Mon père allait dire à Bill : « mais plutôt d'un autre monde ». Ce ne sont pas des choses à dire à un type du 7e échelon... en tout cas pas de cette manière.

— Mais plutôt par la radio, finit mon père.

— Pourtant, la radio ne fonctionne plus.

— Elle ne fonctionne plus avec la Terre, mais sans doute fonctionne-t-elle pour des liaisons avec d'autres correspondants.

— Alors vous pensez, monsieur Axel, que nous sommes en relations avec qui? Avec la Lune, avec une autre planète?

— Que sais-je, Bill? Pour le moment, nous ne pouvons pas répondre à cette question, mais je crois que nous serons bientôt informés.

Juste à ce moment, la voix reprend si à propos, qu'on aurait pu croire que notre correspondant inconnu avait suivi notre conversation. Plof roule des yeux effarés en regardant le haut-parleur comme si l'étrange personnage qui nous parle allait surgir tout à coup comme un diable d'une boîte.

« Nous pouvons vous préciser tout de suite que vous êtes en ce moment à une (la voix hésita)... à une distance très grande de la Terre. Mais cela ne doit pas vous inquiéter. Vous comprendrez pourquoi peu à peu et cela vous semblera bien simple lorsque nous aurons pu vous l'expliquer. Pour le moment, nous aimerions surtout savoir si vous avez besoin de quelque chose de précis. Par exemple : nous supposons que l'équipement de vos machines est suffisant pour vous permettre de respirer et de manger pendant un temps assez long, mais il faudra nous prévenir si un produit quelconque vous est nécessaire. »

Une foule de questions se présente naturellement à notre esprit.

— Axel! Axel! crie ma mère, pourquoi ne leur demandes-tu pas qui ils sont et si nous allons bientôt pouvoir retourner sur la Terre?

— Bien sûr, Christof, sois raisonnable! Bien

sûr ce sont des questions que nous allons poser. Mais, après tout, celui qui parle a raison. Le plus urgent est d'abord de s'assurer que nous pouvons survivre.

— Nous souffrons d'être enfermés ici et de ne rien apercevoir au dehors, dis-je au micro à l'adresse de notre étrange correspondant.

— Pour le moment, nous ne pouvons pas encore vous assurer la visibilité extérieure. Mais si nous parvenons à nous mettre d'accord avec vous, cela sera possible.

— Nous mettre d'accord ? Ils ont donc besoin de nous ! Ils attendent quelque chose de nous ! Mais voyons d'abord ce qui, ici, nous est nécessaire.

— Les capsules alimentaires peuvent nous suffire pendant très longtemps ; quant à l'air il peut se régénérer indéfiniment grâce à nos installations : il n'y a donc pas de problème, dit papa.

— Oh ! s'écrie maman, quelle horreur ! Est-ce que nous allons être obligés de nous nourrir de capsules pendant des années ?

— Des années ! Comme tu y vas ! Peut-être ne resterons-nous ici que quelques jours. Tu as une belle réserve de containers.

— En tout cas, dis-je en riant, nous pourrions essayer de leur demander de nous fournir de la salade ou des sandwiches au pâté, cela nous donnerait un renseignement sur leur capa-

cité de fabriquer des produits identiques aux nôtres.

— Bill, appela mon père, vous avez entendu ? Avez-vous besoin de quelque chose à bord ?

— Ma foi, pour l'instant non, on peut tenir indéfiniment si tout marche normalement.

— Eh bien, nous, nous avons décidé de ne pas nous contenter de capsules alimentaires et de demander des sandwiches à nos hôtes ! Cela sera un moyen de voir s'ils sont capables de fabriquer des produits terriens.

La voix répond avant même d'avoir été interrogée :

— J'ai entendu votre conversation. Si nous pouvons vous être agréables, nous le ferons volontiers, mais nous ignorons ce que vous appelez « sanwiches ». Il nous faudrait un échantillon. Pourriez-vous nous le procurer ?

— Mais oui, répond papa, dites-nous comment faire pour vous le transmettre.

— Un moment encore. Il faut que nous puissions compter sur votre collaboration. Si nous vous assurons la possibilité de communiquer avec l'univers, continuerez-vous d'obéir strictement à nos ordres ? Vous devez vous rendre compte que la moindre fausse manœuvre de votre part pourrait vous être fatale. Pour nous, cela n'aurait que l'inconvénient de retarder nos expériences.

Je jette un coup d'œil à papa :

— Il faut accepter, ne crois-tu pas ?

En moi-même, je pense à la disparition totale de 27.30.75 dont je n'ai rien dit à mes parents, mais qui a dû subir sans doute un sort semblable à celui de Nénette, et n'a plus reparu...

— Mais ne crois-tu pas qu'il faut essayer de s'échapper ? Si nous obéissons à leurs ordres, que vont-ils faire de nous ? s'écrie ma mère.

Elle est au bord des larmes. Plof en profite pour se mettre à hurler.

— Voyons, ma chérie, pour le moment nous n'avons pas le choix. Que pourrions-nous faire d'autre qu'obéir ?

— D'ailleurs « ils » n'ont pas paru avoir jusqu'ici de mauvaises intentions, au contraire !

— Je voudrais bien revoir ma maison et mes amies !

— Bien sûr, nous essaierons de les convaincre de nous laisser repartir, mais pour cela, il faut d'abord faire la connaissance de nos... interlocuteurs !

— Entendu, dis-je, à la radio, nous obéirons strictement aux ordres. Dites-nous ce que nous devons faire.

— Bon. Eh bien, vous allez tout d'abord endosser vos scaphandres et attendre nos instructions pour sortir de vos véhicules. En

aucun cas ne faites une manœuvre quelconque même si vous êtes surpris de ce qui va arriver. Placez-vous sur vos relax et ne bougez pas avant d'en avoir reçu l'ordre.

— Prêts, dit papa, dès que nous sommes installés.

Bill et ses hommes sont prêts, eux aussi. Prêts à quoi ? Voilà justement ce que nous ignorons. J'avoue que j'ai la gorge quelque peu serrée. Maman est extrêmement pâle et papa suce avec application une pastille détensive.

— Je vous rappelle que vous ne devez bouger en aucun cas jusqu'à ce que vous en receviez l'ordre. Toutefois, si quelque chose ne va pas dites-le tout de suite.

*

Aussitôt commence une étrange transformation : nous avons l'impression que la lueur vague à l'intérieur de laquelle nous avons été enfermés jusqu'à présent se solidifie. Par endroits, elle acquiert une consistance, une forme, tandis que d'autres parties deviennent au contraire d'une transparence totale. Des lueurs éblouissantes jaillissent parfois çà et là et nous sommes obligés de nous protéger les yeux de nos mains.

— Nous sommes éblouis par la lumière, dis-je au micro.

— C'est bien, nous diminuons la limite, nous pensions que vous pouviez la supporter.

La voix s'interrompt puis reprend :

— Votre scaphandre est bien imperméable aux rayons gamma ?

— Oui, mais pas au-delà de 27 °R.

— Parfait.

Les lueurs diminuent d'intensité et, sans doute grâce à cela, un ciel incroyablement noir, parsemé d'étoiles lointaines apparaît à travers les parties transparentes tandis que, petit à petit, se forme une sorte d'immense galerie aux lignes droites légèrement brillantes, qui semblent se rejoindre dans le lointain. Une lumière douce émane des parois de cette galerie. Bientôt nous apercevons, posés de loin en loin irrégulièrement sur les lignes droites, des solides d'un blanc pâle, de forme ovoïde, absolument réguliers et identiques. Ces solides se déplacent très rapidement par de petits bonds sans qu'il soit possible d'apercevoir quel mécanisme provoque ces sauts. L'ensemble du décor, d'abord extrêmement mouvant, se stabilise peu à peu. Bientôt nos deux vaisseaux spatiaux se trouvent enfermés dans une salle dont les dimensions sont imprécises, car il est impossible de juger si c'est bien son extrémité que nous apercevons dans le lointain, où semblent se rejoindre les lignes brillantes qui la forment.

« Nous croyons avoir réalisé ici les condi-

tions qui permettent la vie des êtres humains, dit la voix, mais nous pensons qu'un essai de l'un d'entre vous en scaphandre serait préférable avant de vous laisser sortir tous sans protection. Nous continuerons à communiquer avec vous par radio-interphone. Nous connaissons les fréquences que vous utilisez pour vos scaphandres. »

— D'accord, dit mon père, l'un d'entre nous va sortir.

— Voulez-vous que je tente l'essai? dit Bill à l'interphone.

Je coupe la communication.

— Il a raison, c'est à lui de s'exposer le premier.

— Pourtant, dit papa, je devrais, me semble-t-il...

— Mais non, papa, tu sais bien que les essais doivent toujours être faits par l'échelon inférieur! Tu te crois encore au temps des guerres, mon pauvre papa.

— Alors, d'accord!

Et à l'interphone :

— Bien Bill, allez-y.

C'est un instant assez solennel. La porte du sas s'ouvre sur la paroi du S O S et Bill revêtu de son scaphandre spatial apparaît. Il descend les marches de l'escalier qui permet d'atteindre le sol, c'est-à-dire l'étrange plancher lumineux sur lequel reposent nos deux véhicules.

— Ils ont pensé à la pesanteur, dis-je, à moins qu'elle n'existe aussi dans leur monde.

Bill hésite un peu à descendre sur la poutre brillante où s'appuie la dernière marche de l'escalier, et enfin se décide. Il pose un pied, puis l'autre, reste un moment immobile. Soudain, il remonte précipitamment sur l'escalier. Nous l'entendons jurer par le radio-interphone.

— Que se passe-t-il, Bill? interroge mon père.

— Il se passe, nom d'une galaxie, que la température est montée à 32 °C dans mes bottes ! J'ai eu chaud !

— Mais il y a pourtant une isolation thermique prévue jusqu'à 350 °C, cela prouve que leur « sol » est à une belle température.

— En effet, dit la voix, nous avons dû faire une erreur. Nous allons contrôler. Pourriez-vous nous donner quelques renseignements sur votre échelle de températures? Nos informations proviennent d'observations faites à leur insu sur les premiers Terriens qui ont débarqué sur la Lune, il y a déjà bien longtemps.

Je comprends immédiatement ce qui s'est passé et Axel, lui aussi, éclate de rire.

— C'étaient des Américains, dit papa, on appelait ainsi les habitants du Continent 3 à cette époque. Ils utilisaient une ancienne méthode de mesure des températures : l'échelle Fahrenheit.

Au micro, il explique comment il faut transformer les degrés Fahrenheit en degrés Celsius actuels et que notre échelle correspond à 100 °C pour la température de l'eau bouillante à la surface de la Terre.

— Bien. Merci de votre collaboration, répond la voix. Nous vous préviendrons lorsque tout sera prêt pour votre sortie.

Tout cela n'a évidemment pas contribué à rassurer ma sœur ni ma mère. Pourtant, il n'y a pas d'alternative : si nous ne voulons pas rester éternellement enfermés dans notre *Nénette,* il faut que nous nous soumettions, au moins provisoirement, à nos hôtes.

CHAPITRE IV

Cette fois, tout s'est passé normalement : nous avons débarqué sur ce fameux « sol » que Bill avait, au premier essai, trouvé si chaud. Après avoir vérifié, sur l'invitation des « œufs » (qui nous transmettent leurs ordres par radio), les conditions de vie dans cet univers étrange, nous avons pu enlever nos scaphandres et respirer, nous déplacer, communiquer entre nous, comme à la surface de la Terre. Ainsi avons-nous pu approcher sans difficulté de ces fameux « œufs » et cela, je dois l'avouer, ne nous a guère renseignés sur la nature des êtres qui nous ont kidnappés, car les œufs vus de près sont lisses, légèrement translucides, ils sont doux au toucher et élastiques, leur hauteur est celle d'un homme, une lueur faible émane d'eux comme des parois de notre « salle de séjour ». Il est impossible

de les distinguer les uns des autres tant ils sont semblables et une seule « voix » a jusqu'à présent communiqué avec nous.

L'un des deux compagnons de Bill, un type du 8e échelon désigné comme tous ses semblables par les lettres PAL et un numéro, s'était mis à courir assez stupidement dès qu'il s'était trouvé libéré de son scaphandre, en direction de l'une des fenêtres par lesquelles on aperçoit les astres. La Voix l'avait rappelé sèchement à l'ordre :

« Inutile de courir vers cette paroi, même en courant cent ans vous n'y parviendrez jamais. »

Cela fit beaucoup rire Bill, mais Axel et moi avons réfléchi depuis à ce « même en courant cent ans... » et nous n'avons pu percer cet étrange mystère, l'un de ceux que cet étrange « pays » nous propose.

Alcide se comporte avec beaucoup de sagesse. Chose curieuse, les œufs ont paru très intéressés par le chien. Lui-même apparemment les distingue les uns des autres mieux que nous ne pouvons le faire : il s'approche très souvent de l'un d'eux qui semble toujours le même. Peut-être Alcide communique-t-il avec eux par un sens qui lui est propre? Le flair? Les ultra-sons?

« Eh bien dit la Voix, tout semble aller pour le mieux, n'est-ce pas? »

Ma mère elle-même paraît avoir retrouvé beaucoup de son assurance. Quant à Plof, elle court de-ci de-là, vite familiarisée avec ce monde élastique et monotone.

Nous nous apercevons rapidement que cette sortie ne nous apporte rien de neuf, sinon l'occasion de prendre un peu d'exercice physique. Pour nous délasser, nous faisons une partie de paume électronique, les œufs restent immobiles pendant tout notre jeu, dois-je écrire « à nous regarder? » Peut-être cela n'a-t-il aucun sens. Toujours est-il qu'ils respectent pour le moment notre liberté.

Mais la monotonie du décor ne tarde pas à nous ôter toute envie de promenade. Bientôt, nous regagnons notre véhicule, où du moins nous retrouvons des objets familiers, tandis qu'au dehors, c'est une sorte de désert, de désert certes climatisé, mais mille fois plus monotone et ennuyeux que n'importe quel vrai désert!

Et l'ennui s'abat en effet sur nous, car il ne se passe rien, absolument rien. Les œufs ont gardé leur position, désormais immobiles depuis des heures, et la Voix s'est tue malgré nos essais d'interrogation. Nous avons repris contact avec la Terre mais à sens unique, c'est-à-dire que si nous recevons ses signaux, ses émissions, par contre, elle ne semble pas recevoir les nôtres. Et cela a été au début une

pénible épreuve que d'entendre et de ne pas pouvoir répondre : tout au moins faire savoir que nous sommes en vie et, jusqu'à nouvel ordre, en lieu sûr.

Cependant, nous avons vite oublié cette déception lorsque nous nous sommes aperçu que les émissions que nous recevions avaient quitté la Terre depuis des dizaines d'années. Maman n'y comprenait rien. Il a fallu que je lui explique la raison de ce temps mis par les ondes pour arriver jusqu'à nous.

Un speaker a annoncé une date et notre surprise a été grande : cent quatre-vingt-sept ans se sont écoulés sur la Terre entre notre départ et cette émission! Comment passe donc le temps dans cet univers où l'on nous a transportés? Ce mystère est encore plus stupéfiant que les précédents!

Les heures s'ajoutent aux heures et bientôt les jours aux jours et sur les cadrans de nos enregistreurs de durée... et tout cela semble incroyablement bref, sans consistance. Nous dévorons les enregistrements culturels, les réserves de musique de la mémoire électronique de *Nénette,* nous jouons interminablement aux rétro-cartes, à la paume. Axel nous enseigne même de vieux jeux oubliés que son père avait pratiqués tels que la balle au chasseur la belote, pigeon vole (ce dernier à l'usage de Plof), si primitifs qu'ils déclenchent notre

hilarité et cela nous fait du bien, car nous avons grand besoin de nous détendre.

Plof et Alcide semblent heureux dans cet univers où l'on n'a d'autre préoccupation que de jouer. Mais pour nous, les adultes, c'est l'ennui, encore l'ennui.

De temps à autre, nous tentons de discuter sur les issues possibles, mais il est tellement évident qu'il n'y en a aucune, que de telles discussions tournent vite court.

Parfois Alcide, comme s'il répondait à un appel, sort par la porte du sas, que nous n'avons actuellement aucune raison de tenir fermée, et il va gambader autour d'un des œufs en aboyant, comme il le fait en jouant avec Plof. Cette attitude me semble très étrange et j'aimerais en avoir l'explication. Mais les œufs restent éternellement immobiles et la voix s'est tue. Le silence par moments s'abat sur nous et je crains que certains d'entre nous ne finissent par perdre la raison.

L'ennui et l'attente se prolongent...

Enfin, un beau jour (quel terme employer? Mais il n'était, hélas, ni « beau », ni « jour »!), le feu rouge d'alerte s'allume avec insistance sur la table « écoute T L » qui avait servi à nos premières liaisons avec ceux de l'Etoile verte, ceux que, faute de mieux, nous nommons à présent les Verts. Mon père aperçoit le premier le voyant rouge et appuie sur le bouton. La

voix s'élève de nouveau et nous ressentons tous un grand soulagement :

« Il faut que nous essayions de vous faire connaître maintenant les raisons qui nous ont contraints de vous amener ici. Nous avons étudié votre comportement depuis votre arrivée et nous pensons pouvoir vous faire confiance dans une mesure raisonnable. »

Une voix nouvelle parle maintenant. Nous ne l'avions jamais entendue jusqu'ici.

« Vous avez déjà compris que nous sommes des êtres d'un genre totalement différent du vôtre et de ceux que vous connaissez. Sans doute représentons-nous le résultat d'une évolution millénaire à partir d'un organisme comparable au vôtre. Je vais essayer de vous faire comprendre à qui vous avez à faire. »

« Lorsque vous, hommes, vous rappelez des événements d'hier ou imaginez ce qui arrivera demain, votre pensée, immatérielle, n'est pas soumise au rythme du temps... et pourtant s'il n'y avait ni énergie, ni matière, il n'y aurait pas non plus de pensée. De même nous sommes essentiellement énergie et, dans une faible mesure, matière. Ceci vous explique pourquoi notre puissance est immense en comparaison de la vôtre et pourquoi nous avons pu nous affranchir à peu près totalement du temps. Ceci nous a permis de vous faire échapper

à votre monde et de vous transporter ici, où vous êtes, soit dit en passant, au centre de l'une des nébuleuses spirales que vos astronomes nomment « perséides ».

Je sursaute intérieurement car, d'après nos calculs terrestres il aurait fallu des centaines d'années pour faire ce voyage en allant à la vitesse de la lumière soit trois cent mille kilomètres par seconde !

La voix continue :

« Quelle peut être l'utilité des hommes pour des êtres tels que nous ? Sans doute est-ce là ce que vous pensez en ce moment. Eh bien ! Voici : nous avons réussi jusqu'ici à recréer dans nos laboratoires tous les matériaux qui existent dans l'univers et à nous matérialiser nous-mêmes dans de nombreuses formes intermédiaires. Ces formes d'ailleurs existent dans certaines galaxies et vous les connaîtrez peut-être un jour. Mais malgré toutes nos études et nos expériences, nous n'avons pu saisir encore le mécanisme exact de votre cerveau humain. »

Ainsi donc, nous allons être, nous sommes déjà, des animaux de laboratoire ! Cette perspective n'a rien de bien séduisant. Papa me regarde avec inquiétude. Heureusement, maman ne semble pas avoir très bien compris. Je dis au micro :

— Que comptez-vous nous demander ?

— De collaborer avec nous en vous prêtant volontairement à nos expériences.

— Et si nous refusions ?

— Cela serait gênant pour nous, mais les expériences auraient lieu de toute façon. Je dois vous conseiller de collaborer, sinon nous devrons agir de manière peut-être désagréable.

— En somme il ne nous reste aucun choix.

— Aucun, dit sèchement la Voix.

— Pouvez-vous du moins nous expliquer ce que vous avez l'intention de faire ?

— Nous désirons parvenir à matérialiser des êtres intelligents et capables, comme vous l'êtes, de raisonner sur des notions abstraites, telles que les nombres par exemple. Jusqu'ici nous n'avons réussi à matérialiser et dématérialiser que des êtres à peu près semblables à votre chien Alcide. Nos connaissances sur le cerveau humain sont insuffisantes.

— Ainsi, vous allez étudier notre cerveau. Par quels moyens ?

— N'ayez aucune inquiétude, nous opérons par étude des radiations émises par les cellules pendant leur travail, grâce à des procédés de mesure énergétiques que vous ne pouvez comprendre et vous ne courez aucun risque de ressentir quoi que ce soit pendant ces expériences.

Que faire, sinon accepter ?

Maman semble maintenant prendre conscien-

ce de la situation et s'accroche au bras de papa.

— Oh ! Axel ! Essaie au moins de savoir quand nous pourrons rentrer chez nous ! Combien de temps tout cela va-t-il durer ?

Mais la communication est coupée.

Le voyant rouge T L s'est éteint.

Chacun de nous reste un long moment plongé dans ses pensées.

— Je crois que nous ne risquons pas grand-chose. Ces êtres doivent avoir une technique merveilleusement au point, dis-je.

Mais le cœur n'y est pas. Je suis partagé entre la curiosité et la crainte, hélas !

Tandis que nous échangeons nos impressions avec une certaine tristesse, Alcide, soudain, se précipite au-dehors et court vers « son » œuf, puis revient vers nous et jappe, pour attirer mon attention semble-t-il, vers l'interphone, celui qui sert aux communications avec les scaphandres spatiaux. Je mets aussitôt l'appareil en marche. Surprise ! Une voix très différente de celle entendue tout à l'heure s'adresse personnellement à moi.

— Nous n'avons pas oublié que vous nous avez demandé des aliments terrestres. Gil veut-il venir avec moi et apporter des échantillons de ce que vous désirez ?

— Mais qui êtes-vous ? Comment savoir où je dois me rendre ?

— Suivez Alcide. Lui le sait. Alpha vous a dit tout à l'heure que nous avions parfaitement réussi à connaître le mécanisme du cerveau du chien.

— Bien.

Christof a entendu la conversation.

— Tu ne va pas y aller, Gil !

— Pourquoi pas ? Celui-ci, au moins, n'a pas l'air d'avoir de mauvaises intentions. Si tu veux de la salade, il faut bien que je m'en occupe !

Je ressens tout de même un léger pincement de cœur lorsque je marche avec Alcide dans l'immense salle vers l'un des œufs, l'ami de mon chien, celui qu'Alcide semble avoir distingué depuis le début. Mais avant d'arriver à l'œuf, le chien oblique et j'aperçois une sorte de trappe qui s'ouvre dans une paroi voisine.

— Ne craignez rien, me dit mon étrange correspondant, parlant à l'interphone du casque que j'ai emporté avec moi, approchez de la paroi.

La trappe s'ouvre avec une incroyable rapidité et je découvre une sorte de cabine aux parois élastiques, douces et lumineuses, comme toutes les autres matières rencontrées ici. Un voyage commence apparemment car, dès que je suis entré, la porte s'est refermée et je reçois l'ordre de m'asseoir sur une

confortable banquette où Alcide s'est déjà installé.

Le temps passe sans que je ressente aucun effet particulier. Une musique étrange mais douce m'enveloppe, l'atmosphère est légère, je me sens parfaitement à l'aise. Soudain, la trappe s'ouvre :

« Ne soyez surtout pas étonné de ce que vous allez voir, me conseille l'interphone. Il s'agit de notre laboratoire de fabrication de produits terriens, j'ai pu obtenir d'Alpha l'autorisation de vous y amener. »

Alcide sort de notre cabine, je le suis, l'œuf est là qui nous attend.

De nouveau, je marche sur des poutres souples et légèrement lumineuses, identiques à celles qui constituent la salle où nous avons vécu jusqu'à présent. Mais en face de moi, à une distance imprécise, j'aperçois un enchevêtrement de figures étranges où dominent les courbes de forme géométrique parfois complexe. L'œuf se dirige vers ce tableau dont les dimensions se révèlent extrêmement variables ce qui ne manque pas de me stupéfier.

Une partie du décor, cependant, reste absolument stable ; sur la Terre, nous l'appellerions un meuble ou peut-être un comptoir, c'est une grande table brillante sur laquelle sont posées de très nombreuses boîtes de dimensions variées, certaines ayant jusqu'à dix ou

vingt fois ma taille. Alcide va sans hésiter vers le « comptoir », tandis que l'œuf s'est éloigné en direction du tableau. Au moment où il arrive à une certaine distance de ce qui me paraît être l'extrémité de la salle, je le distingue de moins en moins bien. Puis, tout à coup, un léger bruit se produit et il disparaît, sans que les formes des courbes qui l'entourent, leur couleur ou quoi que ce soit d'autre, se modifient. Je continue d'ailleurs d'entendre « sa » voix par l'interphone.

« Gil, approchez-vous tranquillement du comptoir, ne craignez rien, cette salle est parfaitement adaptée à la vie des êtres humains. Veuillez déposer vos échantillons dans les cases où s'allumera une lumière verte. Ensuite installez-vous confortablement, écoutez la musique et attendez mes instructions. »

Il paraît décidément cordial, cet œuf, je me hasarde à l'interroger :

— Mais ne pourriez-vous m'expliquer la signification de ces figures étranges que j'aperçois ?

J'entends dans l'interphone un bruit qui peut passer à la rigueur pour un rire.

— Je vais m'occuper de faire fonctionner la machine. Pour le moment, il ne m'est pas possible de vous expliquer grand-chose. Peut-être un jour...

Et il disparaît comme je l'ai raconté plus haut.

Alcide m'a précédé à côté du comptoir qui, vu de près, semble être en acier inoxydable. Des lumières vertes s'allument bientôt au-dessus de plusieurs cases où je place, suivant les instructions reçues, les aliments dont nous désirons renouveler notre provision : des sandwiches au poulet, de la salade, des citrons, des oranges, des bananes, etc. Je prends soin de séparer les constituants de façon à réserver une case à chaque catégorie d'objets. Les trappes se referment, puis une légère vibration de l'air semble indiquer qu'un travail se produit. J'attends patiemment, assis sur un divan, en jouant avec Alcide. La voix résonne de nouveau après un assez long moment :

« Approchez-vous de l'écran qui se trouve derrière le comptoir, vers le milieu. »

C'est un vaste écran, qui ressemble à celui de la télévision.

« Regardez bien : vous allez assister à la fabrication de votre salade. »

J'avoue être prodigieusement intéressé et quelque peu sceptique.

Sur l'écran se dessine une sorte de vaste boîte, vide pour le moment. Puis deux bras métalliques, d'une surprenante habileté, placent au milieu de la boîte une capsule emplie d'une substance grise en poudre. Un appareil

de forme étrange, indescriptible en termes humains, car certaines de ses parties « n'existent pas » ou du moins ne sont pas visibles, comporte un ensemble de minuscules dards, ou antennes, qui se disposent d'eux-mêmes autour de la capsule. L'image de la matière grise s'agrandit maintenant pour occuper à peu près tout l'écran. La matière devient d'abord extrêmement brillante, puis sa couleur se modifie peu à peu et je constate qu'elle tend vers un beau vert foncé. Un bras dépose alors au milieu de sa masse une sorte de petite tache noire, un germe peut-être, et la masse verte se dispose progressivement autour de cette tache, prenant la forme régulière d'une cellule végétale. Machine et antennes disparaissent alors. Seule reste la « cellule » et je m'aperçois qu'elle se scinde en un grand nombre d'autres identiques, avec une prodigieuse rapidité, tandis que l'espace à l'intérieur de la boîte s'est chargé d'une infinité de gouttelettes. Très vite la boîte entière est emplie d'une substance verte qui se stratifie en feuilles minces. Un déclic se produit du côté de l'une des cases du comptoir, et l'écran s'éteint.

« Allez ouvrir la case ! »

Une feuille verte enroulée sur elle-même en un joli cylindre régulier m'attend. J'en arrache un morceau qui a, en effet, la consistance exacte de la salade.

« Goûtez ! Ne craignez rien ! »

Je mâche le morceau de feuille verte.

— Bravo, dis-je au micro ; exactement de la laitue !

— Ce n'est rien, le reste de votre menu est prêt aussi ! Ouvrez les cases allumées.

En effet, toutes les substances que j'ai demandées me sont livrées en cubes ou en feuilles. La saveur est parfaitement respectée. Je dis mon admiration à l'œuf, qui a reparu.

— C'est merveilleux ! Comment pouvez-vous...

— N'avez-vous pas vu, Gil ?

— J'ai vu, mais je n'ai rien compris !

— Hélas, vous ne pouvez pas comprendre. Aucun mot de votre langue ne peut décrire nos procédés. Pourriez-vous expliquer à Alcide ce qu'est une particule Ksi ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, pardonnez-moi, mais par rapport à nos conceptions, vous êtes Alcide !

Si déplaisant que ce soit, je comprends ce qu'il veut dire.

— Merci de la leçon.

— Ne soyez pas vexé. Si vous avez besoin de moi, appelez-moi à l'interphone : pour vous, je serai « Tau ». Aidez-nous et, si nos expériences réussissent, vous ne serez plus Alcide !

Cette perspective me passionne ; j'en oublie presque l'alternative : « et si elles ne réussissent pas ? »

CHAPITRE V

Alpha nous a annoncé que nous devions nous rendre tous au Laboratoire des études psychologiques terriennes. Le voyage s'est effectué exactement comme celui que j'avais fait avec Tau. Mais l'émotion nous étreignait tous. Nous étions curieux et un peu inquiets, maman très pâle, papa fort nerveux. Seuls Alcide et les compagnons de Bill semblaient inconscients de la gravité des circonstances.

Eh bien ! Nous avons été plutôt, comment dire, à la fois soulagés et déçus.

Après le trajet en « cabine » identique à celui que j'avais déjà accompli, nous avons débouché dans une salle où de confortables fauteuils « relax » nous attendaient.

« On » nous a priés de placer sur notre tête des casques munis d'un grand nombre de petites antennes. En face de nous, un vaste

« tableau », occupé au centre par un grand écran et divers appareils incompréhensibles. Une voix, qui n'était ni celle de Tau ni celle d'Alpha, nous a posé à tour de rôle des questions assez banales, puis nous a priés de fermer les yeux et de laisser notre cerveau divaguer à son aise. Une interminable série d'expériences a suivi, apparemment destinée à saisir le fonctionnement de notre cerveau au cours d'un raisonnement logique, avec intervention de la mémoire et de l'imagination. Les expériences consistaient à nous demander, par exemple, de parler d'un événement de notre vie passée, puis de répondre à des questions, puis de construire une histoire, etc. Une constatation nous a vite étonnés, papa et moi ; il n'était pas nécessaire d'exprimer nos réponses pour qu'elles soient connues de notre étrange correspondant. En effet, il répondait facilement à des questions que nous avions pensées mais non exprimées. Autrement dit, il lisait dans notre pensée.

— L'un de vous veut-il collaborer à une expérience de réflexion dirigée ? Nous voudrions être sûrs d'avoir mis au point une méthode correcte pour provoquer, dans vos cellules cervicales, un raisonnement logique.

Il était nécessaire que le sujet qui se prêterait à cette expérience fût apte à la pensée abstraite. La chose me passionnait, j'aurais

bien voulu me proposer pour l'expérience, mais mon devoir était de faire prendre le risque par papa, car Bill et Christof auraient sans doute été des sujets insuffisamment évolués.

— A toi papa, dis-je, de faire ce travail-là !

Il rougit un peu et eut un léger réflexe de recul vite réprimé :

— D'accord.

Suivant les instructions du « Vert », il s'étendit sur son relax, plaça sur ses membres les électrodes qui lui furent désignées, puis la lumière baissa jusqu'à être presque imperceptible.

— Pourrais-je suivre l'expérience ? demandais-je au micro.

— Certainement. Placez sur votre tête le casque indiqué par le voyant jaune, vous entendrez mes ordres et votre cerveau réagira en synchronisme avec celui de votre père, mais vous ne pourrez pas intervenir.

Maman, qui n'avait rien entendu de ces conversations, était plongée dans l'écoute d'un livre (1) à lecture automatique ; Plof et Alcide jouaient tranquillement.

— Ne pensez à rien, ordonna le Vert (ce qui n'était pas facile à exécuter).

Chose vraiment surprenante, je « sentais »

(1) Nous appelons « livre » tout enregistrement, par n'importe quel procédé, de connaissances acquises par les hommes.

les réactions du cerveau d'Axel comme s'il se fût agi du mien propre, mais j'étais évidemment dans l'impossibilité de les modifier. C'était un peu comme si, sur le film de mes propres pensées, de mes propres sensations, s'était appliqué en surimpression le film des pensées d'Axel, hélas passablement désordonnées.

Soudain, l'emprise du Vert se manifesta clairement. Je sentis que mon père n'avait plus aucune possibilité de diriger sa pensée, ce fut un moment pénible : des signes lui étaient dictés du dehors et s'ordonnaient dans son cerveau indépendamment de lui, ce furent d'abord des opérations arithmétiques simples, puis de l'algèbre qui, certainement, lui était déjà familier.

— Que ressentez-vous ? Est-ce vous qui avez résolu cette équation ?

— Non, répondait mon père, c'est comme si les chiffres s'inscrivaient d'eux-mêmes sur un tableau, je n'y participe pas.

— Bien. Nous allons maintenant vous faire exécuter des opérations sur des notions ignorées des Terriens.

Suivit un ensemble de signes et de raisonnements que, par éclairs, je parvenais à comprendre, mais qui me devinrent peu à peu de plus en plus indéchiffrables. Pendant quelque temps, les opérations se poursuivirent et

furent apparemment menées à leur conclusion d'une façon satisfaisante, puisque le Vert n'intervenait pas. Enfin fut posée une question dont l'expression même me restait incompréhensible et elle ne reçut pas de réponse, non plus que les suivantes. Le Vert en parut déçu.

Les expériences se poursuivirent ainsi pendant un temps assez long. Enfin, on nous laissa rentrer « chez nous ».

Dès lors, les séances se renouvelèrent assez fréquemment et la technique des Verts se perfectionna, car ils paraissaient satisfaits de leurs progrès dans l'art de diriger nos pensées.

J'avais à plusieurs reprises eu de nouveaux contacts avec Tau, qui m'avait fait connaître certains résultats obtenus dans leurs expériences de matérialisation d'êtres organisés. Apparemment, grâce aux innombrables questions qu'ils nous avaient posées, ils avaient pu résoudre certains problèmes et mettre au point leurs méthodes, car un jour vint où Tau me pria d'assister à la matérialisation d'un cerveau. J'avais été seul choisi pour cela et ne devais en rien dire à ma famille, fort heureusement car ce fut, en effet, un moment assez pénible. Je n'eus pas trop de tout mon équilibre bien conditionné pour assister à l'organisation des cellules, voir s'enchevêtrer les milliards de neurones et finalement entendre

le cerveau répondre à mes propres questions. Le pire fut sans doute de le voir, enfin, se dématérialiser et disparaître à la fin de l'expérience.

Je savais qu'à présent il faudrait dématérialiser et rematérialiser l'un d'entre nous. Ce ne pourrait être, évidemment, que l'un des deux PAL. Malgré la confiance que m'inspirait maintenant la science des Verts, je ne pouvais me défendre d'une sérieuse appréhension.

Je m'en étais ouvert à Tau, lui disant que je craignais de n'avoir pas assez de courage pour supporter les expériences qui se préparaient.

— Deux solutions peuvent être apportées à votre problème dit Tau, je peux vous expliquer une méthode d'hypnose qui vous rendra incapable de réagir par vous-même. C'est ce que nous ferons si c'est nécessaire avec vos compagnons. Mais cela me semble indigne d'une intelligence comme la vôtre. Je préférerais vous apprendre l'auto-hypnose. J'ai découvert, pendant mes recherches sur les chiens et les singes, cette technique de contrôle du cerveau par lui-même. Voulez-vous essayer de l'utiliser ?

— Cela m'intéresse. En quoi consiste-t-elle ?

— Il s'agit d'abord d'accoutumer les cellules de votre cerveau à exécuter vos ordres, je veux parler de celles qui occupent des zones normalement soustraites à l'action de la volonté : par exemple, stopper les centres de

perception de la douleur physique pendant un temps prédéterminé. Je suppose même que vous parviendrez à mettre votre propre corps dans une sorte d'état de sommeil où les fonctions vitales et les réflexes seront assurés, tandis que la communication entre l'extérieur et votre conscience sera cependant interrompue.

— J'ai entendu parler d'anciennes méthodes jadis en usage sur la Terre chez des peuples primitifs et qui parvenaient à des résultats de ce genre, dis-je.

— Vraiment? Vous croyez que des Terriens auraient pû connaître de telles méthodes?

— Peut-être les avaient-ils trouvées par hasard et arrivaient-ils à certains résultats... Quoi qu'il en soit, essayons!

— Voici ma façon de procéder.

Et Tau m'expliqua comment certains gestes, agissant sur certaines parties du corps, peuvent mettre sous contrôle volontaire des centres nerveux habituellement purement automatiques. Contrairement à mon impression première, il n'y avait rien là de bien mystérieux, il s'agissait d'une simple discipline de soi-même extrêmement minutieuse et approfondie.

Mais il fallait un long entraînement et les séances se multiplièrent, au cours desquelles Tau me contraignit peu à peu à devenir vraiment maître de mon esprit et de mon corps.

Il est certain que, sans son aide et le secours de son inlassable patience, je n'y serais jamais parvenu. Un jour arriva, enfin, où je fus capable de me suggestionner au point de perdre conscience et de ne me réveiller qu'à l'instant prévu, tandis que mes réflexes continuaient d'assurer la survie de mon corps.

J'étais désormais capable d'affronter bien des difficultés.

CHAPITRE VI

« On » n'a prévenu personne. J'ai été seul à savoir, grâce à Tau et sous le sceau du secret, que l'expérience que nous vivons maintenant est « la grande expérience ». Les Verts vont savoir si leur technique leur permet à présent la dématérialisation complète d'un homme et sa rematérialisation.

Apparemment, rien de nouveau dans le scénario habituel, sinon d'interminables essais pratiqués avec mes parents et moi-même, sans doute pour vérifier une dernière fois les conclusions déjà obtenues.

Vraiment, nous commençons à nous impatienter, surtout Plof et maman qui ne participent guère aux expériences. Sans doute leur cerveau fonctionne-t-il à la manière de celui d'Alcide et n'a-t-il plus de secrets pour les Verts ? Cette pensée me fait sourire. Ce-

pendant, je la regrette aussitôt, car elle n'est pas très aimable pour ma mère! Ah! Si j'avais pu avoir une mère du 1er échelon... Il est surprenant que le Grand Ordinateur mondial, qui décide des affectations d'échelons, n'ait pas pensé à cela : adapter les cerveaux des membres d'une même famille les uns aux autres. Peut-être la technique n'est-elle pas parfaitement au point.

Tandis que je réfléchis ainsi, assez inutilement du reste, PAL est prié de placer sur sa tête un énorme casque garni intérieurement de courbes étranges assez semblables à celles qui tapissent le mur de la salle où se trouve la machine à fabriquer les produits terriens. Il roule des yeux un peu effarés, se demandant évidemment où l'on veut en venir avec lui. Heureusement, son intelligence ne lui permet pas de combiner les concepts et d'imaginer ce qui « pourrait » arriver.

D'ailleurs, il semble presque aussitôt plongé dans une sorte de sommeil hypnotique, car ses réactions se font de plus en plus automatiques et il obéit aux ordres qui lui sont transmis par les Verts sans opposer la moindre résistance. J'assiste à sa dépersonnalisation beaucoup plus directement que les autres terriens, car je perçois, grâce à Tau, à la fois les ordres des Verts et les réactions de l'homme. Cela n'a rien de réjouissant, du reste. Quelle chance que mes

parents, et surtout Bill, soient incapables de comprendre le déroulement de l'expérience...

Bien que je sois convaincu de l'intérêt et même de la nécessité de l'opération, j'ai peine à suivre avec sang-froid cette totale désagrégation d'un homme, les Verts agissant... comment dire ?... par le dedans de lui-même.

PAL est maintenant à leur totale discrétion. On pourrait dire que déjà, en réalité, il n'existe plus. Les Verts lui ordonnent de se lever. Il se lève. Il se dirige vers une cabine.

Elle se referme sur lui. Mon cœur bat un peu trop vite.

— Restez calme Gil, dit la voix de Tau à mon oreille.

Puis on nous invite à regarder un immense écran où PAL apparaît bientôt.

— Que vont-ils faire de lui ? dit mon père.

Je réponds évasivement car je n'oublie pas l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de Tau.

Bientôt notre ami, qui reste souriant et détendu, est entouré d'un nombre incroyable de petites antennes semblables à celles que j'ai vu employer. Je sais ce qui va arriver, car seul d'entre nous, j'ai assisté à ce genre d'expériences faites sur des organismes plus simples. La gorge contractée par l'inquiétude, je ne peux cependant rien dire, car je perdrais la confiance des Verts, cette confiance dont un jour peut-être nous aurons besoin.

Et mes parents stupéfaits, Bill incrédule, assistent à la disparition progressive des chairs de P A L, il n'est bientôt plus qu'un squelette, et pourtant sa tête reste expressive, sa voix parle à l'interphone... c'est atroce!

— Axel! Axel! Mais qu'est-ce qui se passe? Que font-ils?

Ma mère est au bord de l'évanouissement.

— Nom d'une galaxie ! Ce n'est pas possible que ce soit vrai. C'est une illusion optique ! s'écrie mon père.

Plof s'est caché le visage avec ses mains. J'aurais dû parler d'elle à Tau! Il ne pouvait pas savoir ce que c'est qu'une petite fille.

Bill hurle bien inutilement et cherche à se lever. J'ai beaucoup de mal à l'en empêcher. D'ailleurs c'est fini, sur l'écran il n'y a plus que la cabine, les machines, les antennes, une lueur bleue qui emplit l'espace où se trouvait P A L.

— N'est-ce pas merveilleux, dit Alpha, notre dématérialisation est réussie. Qu'en dites-vous?

— Bravo! dis-je rapidement, mais il reste la partie la plus difficile : la rematérialisation.

Il fallait les complimenter : à quoi auraient pu servir les critiques?

Juste à ce moment, la tête de P A L commence d'ailleurs à se reformer sur l'écran. Il semble que tout aille bien. Bientôt, il bouge

et pourtant son corps n'est encore formé que de ses os! Mais voici que ses chairs apparaissent et aussi ses vêtements, identiques à ce qu'ils étaient tout à l'heure. C'est vraiment prodigieux : il n'y a pas de mots pour décrire cela. Nous regardons tous, fascinés. L'écran s'éteint. C'est fini.

Lorsque la cabine apparaît, nous nous précipitons tous pour parler à P A L, le voir, le toucher. La porte s'ouvre, il est là. Il ne bouge pas, nous regarde fixement.

— Alors vieux, dit Bill, la main tendue, ça va bien?

P A L le regarde sans comprendre, ne fait aucun mouvement, semble une bête terrorisée.

— Voyons, venez! dit mon père, ne craignez rien!

Une lueur d'effroi passe dans les yeux de l'homme. Soudain il se jette en avant et court comme un fou à travers la vaste salle, se heurtant aux meubles, déchirant ses vêtements, hurlant. C'est atroce.

Finalement, il se pelotonne dans un ellipsoïde de révolution (1) qui se trouve là et ne bouge plus. Ses yeux, comme ceux d'un écureuil pris au piège, suivent tous nos mouvements.

Alpha ne triomphe plus, il ordonne très vite :

(1) Volume engendré par une ellipse.

« Retournez immédiatement à vos cabines. L'expérience est suspendue. »

Terrifiés, nous obéissons tous et sans doute suis-je seul à comprendre un peu ce qui s'est passé. Ils ont été capables de reconstituer un cerveau animal mais l'ultime secret du cerveau humain leur échappe. P A L est désormais une sorte d'animal...

Bill, malgré les ordres d'Alpha et les prières de mon père, refuse absolument d'abandonner son copain.

La voix de Tau résonne à mon oreille :

« Gil, ne pouvez-vous intervenir? Sinon je crains qu'Alpha ne prenne une décision très désagréable. »

Je vais vers Bill. Je lui parle en imitant la voix impérieuse qui a dû jadis lui enseigner ses « consignes du 7e échelon » :

— Bill, écoutez-moi! Je ne dois pas, par mes initiatives illogiques, gêner l'exécution des ordres de mes supérieurs.

Et je répète inlassablement :

— J'obéis aux ordres, j'obéis aux ordres...

Comme je l'espérais, Bill se calme peu à peu et vient finalement se joindre à notre petit groupe dans la cabine de départ.

P A L, je le sais, ne reviendra plus jamais parmi nous. Il subira le sort des habitants du 30, le véhicule qui disparut sous mes yeux autrefois, il y a si longtemps,

me semble-t-il, que je l'avais presque oublié.

Les difficultés commencent vraiment lorsque nous arrivons dans notre *Sélénette*. La tension nerveuse de ma mère cède et voilà qu'elle éclate en sanglots; naturellement Plof se joint à elle. Bill parle stupidement de « quitter ce monde insupportable et de rentrer chez nous »; il est évident que sa raison faiblit. Mon père et moi arrivons péniblement à les endormir au moyen d'une injection hypnogène. Et puis, épuisés, nous nous asseyons l'un en face de l'autre. Axel me regarde à la dérobée, parle enfin :

— Gil, il faut que nous parvenions à quitter cet univers, sinon nous mourrons tous!

— Mais que faire, vois-tu une possibilité quelconque?

— Hélas! Moi je ne peux rien tenter. Mais toi n'as-tu pas leur confiance? N'es-tu pas l'ami de Tau?

— Oh! Papa! l'ami...

— Disons qu'il a eu intérêt à te mettre dans son jeu, si tu veux.

— Mais que pourrait faire Tau? Il semble bien n'être qu'un Vert très subalterne! Alpha, les Verts du Laboratoire psychologique, et ceux du Laboratoire de matérialisation doivent être d'une classe supérieure à la sienne.

— C'est cependant lui qui a fait fonction-

ner la machine à fabriquer des produits terriens.

— En effet, mais peut-être n'est-ce pas bien difficile.

— En tout cas, il me semble être vraiment le seul auprès duquel nous puissions tenter quelque chose.

En réalité, cela me gêne d'essayer de mettre fin à leurs études, si prodigieuses, même si elles doivent nous coûter la vie. On m'a enseigné que la recherche de la vérité vaut tous les sacrifices. Papa en est évidemment moins convaincu, sans doute parce qu'il est trop vieux. Même les êtres correctement conditionnés, en vieillissant, sont tentés de s'accrocher aux petits avantages, aux petits conforts, aux petits plaisirs et d'oublier le but suprême, qui est le progrès de la Connaissance.

Mais je ne serais pas un homme, si j'étais capable de voir périr d'un cœur léger mon père, ma mère et ma sœur. Il est à peu près certain, en effet, qu'étant de nous quatre le plus techniquement perfectionné (c'est un fait, je le dis sans vanité!), je serai conservé par les Verts pour les expériences finales, et que j'ai, par conséquent, les plus grandes chances de revenir sur la Terre. Mais cela ne peut entrer en ligne de compte dans la décision que je dois prendre.

— Je vais réfléchir et je te dirai bientôt ce que j'envisage comme possible...

A leur réveil, Bill et ma mère sont plus calmes, mais je vois cependant dans les yeux du chef S O S une lueur de colère qui me fait craindre de sa part les pires initiatives. Aucun risque du côté du second, P A L, car il est parfaitement conditionné à ne jamais agir sans ordres, mais Bill? Je me demande si je ne devrais pas le neutraliser en lui appliquant la technique de psycho-neutrose que nous utilisons dans les cas de dérèglement mental grave. J'en parlerai à Tau, peut-être disposent-ils d'une thérapeutique moins brutale.

Et voilà que je me surprends à avoir pensé : « J'en parlerai à Tau ». Je compte donc à présent sur « leurs » méthodes pour me défendre contre l'un des miens. Mais n'est-ce pas justement appliquer ce que j'ai appris : « Si une notion est juste, une technique efficace, peu importe qui les a découvertes. »

— Tu as raison, papa, il faut que j'essaie d'améliorer mes relations avec Tau pour mieux connaître leurs méthodes. Ainsi, peut-être parviendrons-nous, un jour, à trouver une issue.

CHAPITRE VII

J'ai obtenu assez facilement de mes parents qu'ils conservent une attitude raisonnable et s'abstiennent de protestations inutiles auprès d'Alpha et de ses acolytes. D'ailleurs, aucune autre expérience n'étant prévue pour le moment, les esprits ont le temps de se calmer. Pourtant, Bill reste sombre et renfrogné. Il passe trop de temps à ne rien faire et à réfléchir : très mauvais signe pour un 7e échelon.

Prétextant des soucis alimentaires, j'ai provoqué la visite de Tau, qui est venu me chercher. Ensemble, nous sommes allés à la machine « terrienne ». L'idée qu'il existe chez nous une gêne quelconque due à la disparition de P A L ne l'effleure même pas, c'est évident. La notion de mort telle que nous la concevons doit être totalement étrangère aux Verts. Il me parle de l'expérience de matérialisation comme

d'une réussite formidable, ce qui est juste sans doute, mais n'imagine pas qu'il me soit pénible d'entendre cela.

Arrivés à la salle de la machine, je me tourne vers Tau :

— Je suis émerveillé par cette machine, mais j'ignore toujours le principe de son fonctionnement. Ne pourriez-vous me montrer autre chose que le comptoir avec ses cases?

Le Vert se met à rire, du moins émet-il ce bruit que j'ai baptisé rire.

— Je vous ai déjà dit, Gil, que vous êtes Alcide!

La réponse m'irrite.

— Les hommes, Tau, sont parvenus à réaliser bien des choses qui, à première vue, semblaient impossibles, ne savez-vous pas que l'une des qualités les plus remarquables de notre cerveau est de progresser, de s'adapter?

— C'est vrai, Gil, et c'est même cette qualité que nous voudrions parvenir à réaliser, avec votre aide, chez les êtres dont nous provoquons la création.

— Ne savez-vous pas aussi que, moi, j'ai reçu l'éducation la plus parfaite et suis capable de me perfectionner?

— Ne vous mettez pas en colère, ami, venez plutôt!

Et il se dirige vers la paroi couverte de

courbes géométriques dont j'ai parlé plus haut.

— Je vais tenter de rendre perceptibles pour vous les éléments principaux de notre machine. Approchez !

Je m'approche de l'œuf jusqu'à le toucher. Lorsque j'arrive contre la paroi, un phénomène se produit, semblable à celui qui permit à notre véhicule de pénétrer dans l'Etoile Verte. C'est-à-dire que la paroi disparaît au fur et à mesure que j'avance et se reforme derrière moi. Bientôt, je n'aperçois plus rien au-dehors, une vague lueur m'environne et je ressens une étrange « présence ». C'est comme si ma personnalité indépendante, tout en restant autonome, se trouvait être jointe à une autre avec laquelle elle communiquerait directement. Je n'entends plus les paroles de Tau : je les lis dans mon cerveau comme j'y lirais mes propres pensées, sachant néanmoins que celles-ci proviennent du dehors.

— Voici les phases de la transformation de l'énergie en matière, me suggère Tau par cette étrange communication directe.

Je « vois » les particules se former dans une immense chambre où règnent des conditions électromagnétiques stupéfiantes et inconcevables sur la Terre. Tau m'en fait « lire » les données mathématiques en développant dans

mon cerveau certains procédés de calcul encore inconnus sur la Terre.

— Il faut que j'essaie de me souvenir de ces méthodes, me dis-je.

— Inutile de faire un effort, dit Tau, elles sont désormais inscrites définitivement dans votre mémoire. Nos méthodes de transmission d'énergie les injectent dans vos cellules cervicales, où nous pourrions aussi les effacer, ajoute-t-il, mais ne craignez rien, je ne vous priverai pas de ces connaissances nouvelles.

Peu à peu me paraissent parfaitement claires les extraordinaires transformations que j'avais vues précédemment sur l'écran. Les particules se juxtaposent, forment un grain de matière, puis, grâce à l'action conjuguée des rayonnements au sein d'une capsule dont Tau parle comme d'un « métal » (bien que ce métal semble fort différent de ceux que nous connaissons), le grain de matière acquiert la capacité de s'organiser, cette étrange capacité que nous nommons « Vie » et dont, sur la Terre, nous n'avons pas encore parfaitement éclairci le mécanisme.

Malgré l'aide de Tau, mon cerveau ne parvient pas à assimiler tous les détails de ce processus, mais j'en retiens cependant tous les éléments nécessaires et suffisants, qui, j'en suis sûr, me permettraient, de retour sur Terre,

de créer la vie! Quel pas de géant pour notre savoir!

— Merci, Tau, vous m'avez révélé là des notions vraiment nouvelles, qui pourront aider les Terriens.

— Mais vous n'avez pas pu suivre la fin de mes explications, n'est-il pas vrai?

— En effet.

— Je vous l'avais bien dit.

— J'ai pourtant appris à connaître vos machines et comment créer les conditions qui permettent la naissance de la vie!

— Oui. C'est beaucoup. Croyez-vous que tout cela sera réalisable sur la Terre?

— Cela le serait si vous nous y aidiez.

— Cher Gil, voilà une question qui me dépasse. Alpha a permis que vous veniez ici avec moi, mais je ne sais pas dans quel but il l'a fait.

Je me retrouve soudain devant le « comptoir » et l'œuf est là, prêt à me ramener à *Sélénette*.

*
**

De retour « chez nous », je me sens léger et satisfait. Je vais pouvoir raconter à papa quels progrès j'ai faits dans l'amitié des Verts et quelles connaissances j'ai acquises. Seul, papa, bien sûr, est capable de comprendre un tout petit peu. Les autres ne peuvent même

pas saisir la moindre des découvertes que je viens de faire, aussi aurai-je du mal à leur imposer désormais de m'obéir.

Or le plan que je conçois à présent exige que nous ne mettions aucun obstacle aux expériences des Verts. Il faut aller avec eux jusqu'au bout, seul moyen de les persuader de nous aider ensuite à retourner sur Terre pour y poursuivre notre collaboration, armés de tout ce que nous aurons appris avec eux. Le cosmos, alors, leur appartiendrait vraiment et à nous aussi! Quel merveilleux rêve!

A peine franchi le sas d'entrée, je me rends compte que l'atmosphère n'est guère en rapport avec mon enthousiasme.

— As-tu appris quelque chose d'intéressant? dit papa.

— Des merveilles! J'ai appris de quoi transformer toute la vie sur la Terre!

— Ecoute, Gil, interrompt maman, nous n'avons pas tellement envie de transformer quoi que ce soit, mais d'abord de rentrer chez nous.

— C'est vrai, ça, dit Bill, qu'est-ce qu'on s'en fout de leur machine à fabriquer de la salade!

Seul Alcide, qui m'avait accompagné auprès de Tau, gambade joyeusement et aboie aux pieds de Plof.

— Bien sûr, on s'en fout.

Il ne faut jamais heurter de front un type du 7e échelon.

— Mais, Bill, il faut bien arriver à les connaître, ces Verts, si nous voulons essayer de nous tirer de là.

— Moi, je dis qu'il faut..., commence le chef S O S.

Papa, heureusement, le fait taire.

— Bill, n'oubliez pas qu'ici, c'est moi qui commande. Gil va me rendre compte de ce qu'il a vu, je déciderai ensuite.

Le réflexe joue, heureusement; Bill se tait, mais son regard ne me plaît pas beaucoup.

Il me faut maintenant essayer de faire comprendre à papa ce que j'ai vu et appris. Ce n'est pas très facile : j'essaie de le résumer en termes aussi simples que possible et je lui explique mon point de vue au sujet de la nécessité de collaborer avec les Verts.

— Le malheur, dit-il, est qu'Alpha nous a prévenus de son intention de faire une seconde expérience.

— Et que, naturellement, personne ne veut s'y prêter.

— Ecoute ! Tu ne peux pas demander à Bill de sacrifier son second ouvrier, ou bien de se sacrifier lui-même !

— C'est pourtant la seule chose à faire. Et, d'ailleurs, pourquoi « sacrifier » ? Qui te

dit que, cette fois, tout n'ira pas. parfaitement bien ?

Bill a entendu la conversation, il s'écrie :

— Bien ou pas bien, moi je ne marche pas !

— Mais Bill, vous ne voudriez tout de même pas... (Maman s'arrête, hésitant à exprimer sa pensée.)

Voilà une discussion qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Je regrette que papa s'y soit laissé entraîner. C'est à lui de décider et non à un simple 7e échelon et à une femme du 4e.

Que faire ? Bien sûr, la résistance de Bill n'a pas de sens : les Verts ont le pouvoir de le contraindre. Mais qui sait à quelles extrémités ils risquent d'en arriver si nous refusons de collaborer. En tout cas, ce sera fermer la porte à tout espoir de retour sur la Terre !

Mieux vaut laisser aux esprits le temps de se calmer. Je préfère donc ne pas poursuivre la discussion pour l'instant. Mais je surveille dès lors constamment Bill. Ce n'est pas très facile car, évidemment, il m'échappe lorsqu'il va dans son propre véhicule, voisin du nôtre, mais où il est libre de ses mouvements. J'aimerais que papa interdise au chef S O S de quitter *Nénette,* mais je n'ai guère d'argument pour le convaincre de cette nécessité et Axel n'est pas, lui-même, tellement d'accord avec moi. Ma situation se révèle plutôt difficile. Au fond, ils ont tous peur : peur d'accepter les

expériences suivantes et tout aussi peur de les refuser.

Nous devons collaborer avec les Verts, pense papa en somme, pour mieux les rouler ; tandis que moi, je voudrais partir d'ici en plein accord avec eux. Pour le moment, cela n'a pas grande importance : l'essentiel est qu'il soit d'accord pour poursuivre les expériences.

— Papa, lui dis-je, pendant l'une des promenades qu'il fait souvent dans notre « univers » afin de se maintenir en forme, j'espère que tu te rends compte que nous n'avons aucune chance de sortir d'ici sans l'aide des Verts ?

— Naturellement, c'est pourquoi je t'ai conseillé de cultiver l'amitié de Tau.

— Bon ! Eh bien, si nous refusons la prochaine expérience, nous n'aurons plus aucune chance auprès de Tau ni auprès d'aucun autre Vert. Ils ne comprennent pas que la disparition de PAL puisse avoir pour nous une importance quelconque.

— Ce qui veut dire que nous devons prendre le risque de sacrifier le second acolyte de Bill ?

— Et même, s'il le faut, Bill lui-même !

— Oh, Gil, ce que tu me dis là n'est pas facile à accepter pour un vieil homme comme moi.

— Pourtant, l'intérêt de la Connaissance...

— Oui, je sais, j'ai appris cela moi aussi.

— D'ailleurs, crois-tu qu'Alpha nous demandera notre avis pour faire ce qui lui convient ? Si nous mettons des bâtons dans les roues, le résultat sera pire que si nous entrons dans son jeu.

— Oui, d'accord, mais vois-tu, la responsabilité serait alors du côté des Verts et non du nôtre.

— Je me demande comment sera jugée notre responsabilité lorsque nous reviendrons sur la Terre...

Il leva les bras avec découragement. Pourrai-je compter sur lui ?

CHAPITRE VIII

— Tau, croyez-vous que la prochaine expérience sera bientôt prête ?

— Aux horloges de votre planète, il faudra encore quelques jours, je crois. Pourquoi ?

— C'est que j'ai peur des réactions de certains d'entre nous.

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas.

— Chez nous, sur la Terre, nous sommes tristes lorsqu'un homme disparaît, comme P A L l'autre jour.

— Pourquoi ? Il a rejoint l'Energie Universelle !

— Tau, peut-être un jour parviendrez-vous à comprendre qu'entre les hommes il existe une sorte de lien, un intérêt réciproque. Oh ! Je ne sais trop comment vous expliquer cela ! Nous l'appelons affection... ou amour.

— Quelle chose étrange ! Ainsi, vous n'êtes pas heureux lorsque l'un d'entre vous rejoint l'Energie Universelle ?

— Nous sommes tristes, parfois nous nous révoltons, c'est ce qui arrive à Bill.

— Mais vous-même, Gil, que pensez-vous de nos expériences ? Qu'en pensent vos parents ?

— Nous aussi, nous sommes tristes, mais étant plus évolués que Bill, nous comprenons que vos travaux sont indispensables pour l'avancement de la Connaissance.

— Ainsi, vous êtes d'accord pour les continuer ?

— Bien sûr.

— Même si, à cause d'un nouvel échec toujours possible, Bill doit être... éliminé ?

— Evidemment, mais s'il était possible de le neutraliser seulement... ce serait préférable à tous points de vue.

— Eh bien, je vais examiner cela avec le chef du Laboratoire. Ce devrait être chose facile.

De fait Alpha, peu de temps après, nous convoque au Laboratoire de Psychologie terrienne. Je remarque aussitôt la présence matérielle de plusieurs Verts, c'est-à-dire de plusieurs œufs, autour de *Nénette,* avant que nous

n'ayons quitté notre « salle de séjour ». Sans doute veulent-ils observer notre comportement de manière plus directe... bien qu'après tout, rien ne m'ait indiqué jusqu'à présent le but de cette matérialisation sous forme ellipsoïdale et que j'aie négligé d'en demander la raison à Tau.

Ils nous suivent lorsque nous nous embarquons dans ce que nous appelons maintenant l'« ascenseur » et ne disparaissent que lorsque nous y sommes tous montés bien sagement.

Seule, Plof est restée avec Alcide à bord de *Sélénette,* la fille profondément endormie par une bonne dose d'hypnogène, et le chien chargé de veiller sur elle. Je suis intervenu, en effet, auprès d'Alpha pour lui épargner d'assister aux expériences, auxquelles d'ailleurs elle ne prend aucune part, et nous avons pu convaincre les Verts de l'inutilité de sa présence.

Ce sont donc cinq Terriens seulement qui débarquent dans la salle de Psychologie. L'appareil de matérialisation est en place.

Bill n'a pas réagi jusqu'à présent. Il a exécuté sans difficulté les ordres de mon père. Peut-être comprend-il que toute résistance est inutile ?

D'ailleurs, le voilà maintenant assis sur le relax, il se prête aux expériences préliminaires,

auxquelles nous participons tous. D'interminables échanges de questions et de réponses, des vérifications innombrables, mettent notre patience à rude épreuve.

Puis viennent des opérations de suggestion opérées dans les cerveaux de Bill et de P A L, dont, instruit par les enseignements de Tau, je suis facilement les progrès, tandis que les intéressés n'en sont pas conscients. Ma mère accepte ensuite de se livrer volontairement à la suggestion et je la remercie d'un coup d'œil. Puis c'est le tour de mon père et je remarque le succès du travail des Verts : même au niveau des réactions les plus subtiles d'un cerveau du 3e échelon, l'automatisme est parfaitement obtenu et la matière grise répond aux ordres du chef de laboratoire sans aucune défaillance. Reste à savoir si « leur » matière grise, après qu'ils l'aient refabriquée, rematérialisée, sera vraiment rigoureusement identique à la nôtre.

Je sens que le moment crucial approche.

Mais, heureusement, les autres l'ignorent !

Soudain, je m'aperçois que quatre œufs ont entouré P A L et le poussent lentement vers la cabine de matérialisation. Il jette un coup d'œil vers mon père, comme en quête d'un ordre... ou d'un appui ?

— Mais oui ! Va ! dit Axel.

Hélas, Bill a tout à coup réalisé la signification de ce qui se passe. Il échappe à la suggestion. Il se dresse et se précipite vers PAL, essayant de s'accrocher à la surface lisse et élastique des œufs, sur lesquels il ne trouve aucune prise ; il pousse des cris inutiles et qui paraissent démesurément ridicules. Ma mère, incapable de dominer ses réactions, court vers lui, essaie de le retenir, il la frappe.

— Salauds ! s'écrie-t-il, s'adressant à la fois aux Verts et à nous, salauds ! Vous avez tout combiné.

Et il se jette sur la paroi de la machine, espérant sans doute y causer quelque dommage...

Lorsque les mains de Bill se posent sur la paroi, il pousse un hurlement terrible et s'écroule. Je le crois mort. Pourtant, il ne serait pas prudent d'intervenir, je me contente de ramener ma mère vers son relax.

PAL est maintenant dans la cabine, elle s'est refermée sur lui, toute révolte est risiblement inutile.

Les œufs ont entouré Bill, aussitôt il a été « happé » à l'intérieur de l'un d'eux par le processus que j'ai moi-même déjà expérimenté. Que va-t-il devenir ?

— Vous retrouverez votre collègue endormi

dans son véhicule dit la Voix, ne vous inquiétez pas de lui.

— Il faut l'excuser, dis-je, ce n'est qu'un homme de rang inférieur, au cerveau peu développé.

Pendant ce temps, les opérations de dématérialisation de P A L se sont déroulées et ont réussi exactement comme la première fois. Une lueur bleue emplit à présent, seule, la cabine. Voilà maintenant que se dessine l'ombre qui commence à se reconstituer, peu à peu il reprend forme et je remarque que, cette fois, c'est sa tête qui se matérialise la dernière.

Une face, d'abord sans nez, sans yeux, sans bouche, se modèle petit à petit. Il retrouve son regard, ses dents se reforment une à une, il sourit, spectacle étrange, avant même de les avoir toutes récupérées !

Christof, qui s'était caché le visage pour ne pas assister à cette reformation (assez atroce à vrai dire), s'écrie :

— Extraordinaire ! Il est exactement semblable à ce qu'il était précédemment !

Mais la cabine ne s'ouvre pas encore. Les Verts ne veulent pas commettre la même erreur qu'à leur première expérience. Il faut vérifier d'abord le fonctionnement du cerveau.

— Gil, dit la Voix, veuillez poser des ques-

tions à votre Terrien. Si vous remarquez, dans ses réponses, quelque chose d'anormal, prévenez-moi aussitôt.

Je converse alors avec P A L sur des sujets que peut aborder un homme de son échelon : questions essentiellement pratiques, récitation de consignes, méthodes d'entretien des machines, etc. Il a retrouvé sa mémoire et son raisonnement semble normal.

— Vous pouvez sortir maintenant, dit la Voix à P A L.

L'homme marche tranquillement vers nous, il paraît seulement étonné que nous lui demandions si tout va bien.

— Mais oui ! s'écrie-t-il.

— Et qu'avez-vous ressenti ?

— Ressenti ? Mais rien du tout ! J'ai seulement fait un petit voyage dans l'espace et j'ai aperçu le Soleil !

— Il veut dire que, lorsqu'il était à l'état énergétique, il a participé au Niveau Commun de notre galaxie, explique la Voix.

Tau m'interroge :

— Alors, satisfaits ?

— Ah oui !

— Eh bien, nous aussi.

Tout a marché parfaitement, il ne nous reste plus qu'à rentrer « chez nous ».

— J'ai ferme espoir d'obtenir leur accord, maintenant, pour notre retour sur Terre, dis-je à papa dans l'« ascenseur ».

Une gaieté plutôt inhabituelle nous fait rire et chanter lorsque nous débarquons dans notre « salle de séjour ». La réussite de l'expérience nous a débarrassés d'un grand poids et, pour la première fois depuis notre arrivée ici, nous avons vraiment l'impression qu'un sérieux espoir de retour sur Terre existe. Ma mère elle-même plaisante avec papa et avec moi.

Cependant, le premier, je remarque quelque chose d'anormal : il me semble que le S O S n'est pas à sa place. Il est vrai que, dans le monde où nous vivons, il n'est pas toujours possible de croire à ses yeux et à ses oreilles... mais tout de même. J'essaie de me hâter vers nos véhicules sans trop me faire remarquer, laissant papa et maman derrière moi.

Il n'y a pas de doute, ce n'est pas une illusion d'optique, le S O S s'est déplacé. Et tout à coup, je me rappelle la présence de Bill, qui devrait être endormi à l'intérieur... et qui, peut-être ? Eh oui, sans doute est-ce bien cela : Bill s'est réveillé ! Je me mets à courir de toutes mes forces vers le S O S. Papa prend subitement conscience qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire :

— Bill ! Bill ! hurle-t-il dans l'interphonne, que faites-vous ?

Bill s'en moque pas mal ! Un nuage de fumée s'échappe maintenant des tuyères de sa machine que j'aperçois derrière *Sélénette*.

— Bill ! Que faites-vous ? reprend papa, au nom du Grand Ordinateur je vous ordonne de cesser !

— Eh oui ! Bill ! Il se fâche Bill ! Il se fout du Grand Ordinateur, Bill ! Il vous dit au revoir, Bill ! répond l'intéressé.

— Il est devenu fou !

Les moteurs produisent un vrombissement déchirant, le véhicule se soulève.

— Quel crétin ! Que peut-il espérer ?

— Rien, absolument rien !

— Les Verts vont le détruire !

— Arrêtez, Bill, ou vous êtes un homme mort !

Une lueur aveuglante jaillit, pour toute réponse, et l'énorme machine se met en mouvement, parcourt un peu d'espace, vient finalement heurter *Sélénette* sous nos yeux horrifiés, tandis que maman hurle :

— Plof ! Plof ! Elle est enfermée dans notre machine !

Il ne me reste qu'un seul recours : avertir les Verts.

— Tau ! Je vous en prie, intervenez ! Ma sœur est enfermée dans notre véhicule et ce fou risque de le détruire !

Instantanément, plusieurs œufs se matérialisent à l'extrémité de la salle et s'approchent rapidement, accompagnant une machine armée de plusieurs réflecteurs un peu comparables à des émetteurs de radar en réduction.

— Je dois détruire le S O S, dit Tau, car il n'obéit ni à nos ordres ni aux vôtres.

— Ne pourriez-vous le neutraliser ?

— Trop tard, la machine à fabriquer la matière infusible et plastique n'est pas à notre disposition immédiate.

— Il faut l'empêcher de détériorer *Sélénette !* crie maman.

— N'ayez aucune crainte, seul l'autre véhicule sera visé.

Tout cela a duré fort peu de temps, néanmoins Bill, qui a entendu notre discussion, fait donner le maximum à ses moteurs et *Sélénette* bascule un peu sous cette poussée. Il est urgent d'agir.

— Attention ! Terriens, fermez les yeux, plaquez-vous au sol, bouchez-vous les oreilles !

Soudain, j'aperçois ma mère qui, cédant à une réaction instinctive, court vers *Sélénette.*

— Christof ! Christof ! crie mon père, reviens !

— Il faut qu'elle s'écarte, dit Tau, sinon elle risque d'être désintégrée, elle aussi !

Je me précipite, jetant mon casque et mon émetteur récepteur pour être plus leste. Heureusement, elle n'a pas eu le même réflexe, je suis sur le point de la rejoindre...

Une énorme déflagration nous secoue. J'ai eu juste le temps de me jeter à terre.

Lorsque je rouvre les yeux, à la place du S O S, il n'y a plus qu'un petit tas de poussière.

Ma mère semble avoir été touchée par le rayonnement. Elle est étendue sur le sol et respire difficilement.

— Transportez-la dans le véhicule, dit Tau, et vous Gil, venez avec moi, je vais vous fournir ce qu'il faut pour la soigner.

Tandis que je lui obéis, les autres s'empressent autour de Christof.

La voix de Tau poursuit :

— Venez avec moi à la salle de la machine des produits terriens, prenez l' « ascenseur ».

Je reviens bientôt, portant un rouleau d'une sorte de tissu à contexture d'épiderme que Tau m'a dit d'utiliser pour recouvrir les parties du corps de ma mère qui auraient été touchées par le rayonnement, lors de la désintégration du S O S.

En fait, elle a été surtout choquée par l'onde sonore due à l'explosion. Ce n'est pas grave. Très vite elle reprend ses esprits et, en quelques heures, les marques qu'elle portait disparaissent grâce au tissu épidermique.

Mais Bill a disparu avec sa machine. Une nouvelle preuve de l'énorme puissance des Verts nous a été donnée. Pourrions-nous espérer regagner la Terre sans leur aide ? C'est plus difficile que jamais de l'imaginer. Pourtant, il est a craindre que ces derniers incidents ne les rendent plus méfiants que précédemment à notre égard.

CHAPITRE IX

Le temps ne s'écoule apparemment pas pour les Verts. La durée leur importe peu... sans doute.

Après la matérialisation réussie de P A L et l'incident du S O S, ils nous ont abandonnés à nous-mêmes pendant que s'inscrivaient sur nos « compteurs de durée » une suite interminable d'heures et de groupes de dix heures.

Nous avions vraiment épuisé toutes les distractions possibles : la bibliothèque, la mémoire de *Nénette* n'étaient pas inépuisables. Les jeux finissaient par être lassants. Quant à trouver un dérivatif dans ce qui venait du dehors... hélas, les émissions radio qui nous parvenaient de la Terre nous paraissaient peu compréhensibles. En effet, nous n'avions pas évolué avec les Terriens mais étions restés ici, murés en somme sur nous-mêmes. Des connais-

sances très supérieures à celles que les Terriens, par leurs seuls moyens, seraient jamais en mesure d'acquérir, avaient transformé certaines de nos conceptions tandis que, sur d'autres plans, nous étions restés figés, stationnaires. Il était évident, par exemple, que la musique terrienne ne ressemblait plus à celle que nous avions étudiée et connue, elle nous semblait à présent une suite de bruits incompréhensibles. De même, les images qui nous parvenaient par la télévision paraissaient surprenantes et sans aucune signification. Papa et moi, conscients de cette situation en discutions si souvent et nous n'étions pas sans inquiétude au sujet des difficultés que nous rencontrerions si nous retournions un jour sur la Terre.

Mais bien d'autres difficultés étaient évidemment à surmonter avant de songer à celles-là.

Tau lui-même ne se manifestait plus. J'avais essayé plusieurs fois de l'appeler.

— Trop occupé, excusez-moi ! répondait-il.

Il était évident que les Verts, se basant sur les résultats déjà obtenus, étaient en train de préparer une autre expérience. A moins qu'ils ne fussent retenus par d'autres travaux inconnus de nous. Il était dificile de se faire la moindre idée de ce qui pouvait les occuper.

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un

phénomène bizarre attira notre attention : pendant un espace de temps parfois relativement long, les « fenêtres » de notre salle de séjour, à travers lesquelles nous pouvions normalement observer les astres et apercevoir les nébuleuses spirales plus ou moins lointaines, furent obscurcies. Cet obscurcissement ne se produisait pas partout à la fois : la lumière disparaissait comme si un corps opaque était passé devant nos fenêtres, les bouchant les unes après les autres d'une manière irrégulière.

Le phénomène se reproduisit plusieurs fois à intervalles absolument imprévisibles.

Nous l'avions tous remarqué et ce fut bientôt l'un de nos plus importants sujets de préoccupations. J'organisai une veille, chacun observant à son tour, afin d'essayer de déterminer si le phénomène se produisait avec une quelconque régularité. Mais en vain !

Cependant, nous pûmes observer que, lorsque certaines fenêtres étaient obscurcies, le contact radio avec la Terre se trouvait aussi rompu.

Nous en étions là de nos observations lorsque la « chose » prit un aspect nouveau : une fenêtre ne se trouva que partiellement obturée. J'en conclus que l'objet qui la masquait (si objet il y avait) s'en était éloigné et je braquai aussitôt un télescope vers l'ouverture. Le bord d'une surface sombre, mais non complètement noire, m'apparut alors. Je pus me rendre compte

qu'il s'agissait d'un corps opaque, sans doute très éloigné de nous, car sa surface, qui nous était évidemment indiscernable à l'œil nu, apparaissait dans le télescope comme munie d'un nombre énorme de pédoncules extrêmement mobiles, un peu à la manière des filaments de certaines méduses.

Une observation plus attentive me permit bientôt de constater qu'il existait dans l'espace d'autres corps noirs comparables à celui qui obturait notre fenêtre, et qu'ils étaient tous identiques. Leur forme paraissait, dans l'ensemble, oblongue.

Nous tentâmes une observation télémétrique radar et la réponse nous indiqua, pour la plupart des corps noirs, une distance si énorme que les dimensions de ces objets parurent devoir dépasser tout ce qu'il est possible à un homme d'imaginer, étant donné que nous les voyions cependant avec un diamètre apparent non négligeable.

Mais, alors, celui qui masquait notre fenêtre et paraissait proche ? Eh bien, il semblait en effet être relativement proche et nous n'étions par rapport à lui qu'un infime grain de poussière.

Tout cela nous jeta dans une grande perplexité.

Je tentai d'entrer en contact avec les Verts : aucune réponse ne nous parvint.

— Ils ne répondent plus !

— Ne serait-ce pas..., commença mon père.

— Ne serait-ce pas parce que les Verts ont disparu ?

— Ou bien parce qu'ils sont trop occupés ailleurs ?

— Et que nous sommes désormais seuls, abandonnés dans le Cosmos...

Cette perspective n'avait rien de bien réjouissant et le plus significatif de cette affaire n'était-il pas que nous fussions arrivés au point de craindre l'absence même de nos geôliers ?

Nous nous mîmes à observer plus attentivement les corps noirs, à noter leurs positions et leurs trajectoires. Tenter de représenter ceux-ci sur une sorte de plan ne nous apporta aucun éclaircissement. D'ailleurs, les mouvements observés paraissaient infimes.

— Nous pourrions essayer de tenir compte de leurs distances respectives ?

— Mais il n'est pas facile de les mesurer !

— Peut-être intervient-il une quatrième dimension qui nous échappe.

Me basant sur les méthodes de calcul enseignées par Tau, je tentai de mettre en équations dans un univers différent du nôtre, c'est-à-dire à quatre ou cinq dimensions, les trajectoires dont nos observations pouvaient être une sorte de projection. Le résultat m'apparût bientôt clairement.

— Papa ! C'est bien ce que je pensais ! J'ai pu trouver une loi de leur mouvement !

— Bravo, mais je ne comprends rien à tes calculs.

— C'est que ce sont des méthodes algébriques que la Terre ignore encore.

— Peux-tu en tirer une conclusion pratique pour nous ?

J'hésitai, car le résultat que j'avais trouvé n'avait rien de bien réjouissant.

— Oh, tu sais, je ne suis pas sûr...

— Cela ne fait rien, voyons toujours.

— Eh bien... heu... il semble que nous allons nous trouver justement en un point de rencontre de leurs trajectoires !

— Mais quand ?

— Malheureusement je ne sais pas faire intervenir la variable « temps », telle que nous la concevons, dans ces calculs.

Au moment même où j'avouais ainsi mon incertitude, il devint évident que nous n'aurions pas à nous interroger davantage : toutes les fenêtres de la salle devinrent obscures, d'un seul coup. Simultanément disparut tout contact avec le monde extérieur : radar, radio, etc.

— Axel, dit maman d'une voix altérée, on ne voit plus rien au-dehors, c'est la nuit.

— Oui, dis-je, après le silence, la nuit.

— Ah ! Si Tau était encore là !

Pas plus que les autres je ne pouvais me

déprendre d'un terrible sentiment d'angoisse et d'impuissance devant ces changements de l'univers auquel nous avions fini par nous adapter.

Nous sentions que quelque chose se passait, une chose obscure, indéfinissable, hors de notre portée et même de notre intelligence et qui, pourtant, nous concernait directement. Nous en arrivions presque à envier le sort de Bill !

Je repoussai le télescope, désormais inutile.

Stupeur ! L'appareil avait fait un bond disproportionné et heurté ses cales.

Je me retournai pour parler à papa et poussai un cri d'étonnement : Plof était suspendue dans l'espace et cherchait comme un nageur à replonger vers son fauteuil. La pesanteur avait disparu de notre salle de séjour !

— Papa ! Essaie de mettre en marche la pesanteur artificielle de *Nénette !*

Il poussa le levier : rien. La lumière électrique s'éteignit, c'était la fin : il n'y avait plus d'énergie à notre disposition. Si cette situation se prolongeait, l'air viendrait à manquer, Heureusement, les poutres de la salle continuaient de diffuser leur lumière douce.

Nous nous regardions, désemparés. Je cherchais désespérément une solution. Que faire, sans énergie.

Bientôt, des accélérations désordonnées se produisirent et nous eûmes le plus grand mal à

y résister en nous attachant avec les sangles de nos fauteuils. Heureusement, Plof était parvenue, en s'aggripant aux parties fixes, à reprendre sa place dans son relax. Les objets qui, naturellement , n'avaient plus été fixes depuis bien longtemps (cela n'était pas nécessaire tant que *Sélénette* était immobile), voltigeaient en tous sens au gré de ces mouvements désordonnés. Nous passions le plus clair de notre temps à les esquiver, à essayer de les attraper et de les fixer.

Il y eut un mouvement plus brutal que les autres et les poutres elles-mêmes diminuèrent de luminosité, tandis qu'elles se mettaient à vibrer de façon inquiétante, produisant un bruit assourdissant, et nous avions l'impression d'être entraînés dans un cataclysme qui nous dépassait tellement qu'aucune réaction humaine n'était imaginable.

Ce furent des instants terribles et jamais nous n'eûmes une conscience plus aiguë de la relativité du temps. Ce qui, peut-être n'était pour les Verts qu'un incident peu important et de courte durée, était pour nous interminable catastrophe.

— Que va-t-il se passer si les poutres se rompent ? cria papa.

Heureusement, les générateurs électrolytiques de l'interphone fonctionnaient encore. J'avais craint un moment que toute forme d'énergie

n'ait disparu, ce qui aurait évidemment signifie notre désagregation immediate. En effet,comment un organisme humain, un organisme quelconque, comment les Verts eux-mêmes résisteraient-ils à une veritable mort de l'énergie ? Ce n'était pas concevable.

Non ! L'énergie n'était pas morte. Sans doute les réactions nucléaires qui alimentaient les organes principaux de notre machine étaient-elles seulement gênées par une action extérieure. Ce n'était pas très rassurant, mais nous laissait tout de même un léger délai de survie.

— Nous allons être précipités dans le vide sidéral !

— Ce serait peut-être l'occasion de s'évader.

— Hélas ! Souviens-toi de ce qu'a dit Alpha. Nous n'aurions jamais assez de puissance pour atteindre une vitesse suffisante. Souviens-toi que la Terre est à des milliards de kilomètres !

— C'est vrai, mais peut-être ont-ils menti ?

— J'aimerais mieux ne pas vérifier ! m'écriai-je.

La situation empirait rapidement. Les poutres de la salle ne s'étaient pas rompues comme l'avait craint papa, mais elles dansaient une véritable sarabande qui nous entraînait avec elles dans un tourbillon de heurts désordonnés. Heureusement, la pesanteur avait disparu !

Qu'on imagine ce qu'il advient d'un ballon d'enfant lancé et relancé d'un bout à l'autre d'une pièce par une troupe de gosses qui s'amusent à le projeter dans tous les sens : on aura une idée de la trajectoire insensée de *Nénette.*

Le haut et le bas n'avaient naturellement plus aucun sens pour nous et nous ne pouvions même plus trouver un repère quelconque à l'extérieur. Par bonheur, l'élasticité extrême des poutres rendait les chocs relativement moins brutaux, sinon *Nénette* eût éclaté et nous-mêmes eussions probablement été réduits en confetti...

Plof, terrorisée, avait perdu même la force de crier, de pleurer, de réagir, et maman était, autant que je pouvais m'en rendre compte, dans un état voisin de l'évanouissement.

Le silence extraordinaire qui s'était abattu sur notre petit univers était plus angoissant que le plus violent bruit de tonnerre. Depuis un moment, en effet, nous avions cessé de percevoir les sons provenant de l'extérieur. J'attribuais ce phénomène à la disparition probable de l'air qui, précédemment, emplissait la salle et avait dû s'échapper par quelque fissure dans le vide ambiant. Ne trouvant plus rien pour le conduire, le son ne pouvait plus parvenir jusqu'à nos micros. Cette hypothèse se trouva bientôt vérifiée.

— Regarde le thermomètre. me dit papa.

— En effet, il est descendu à l'extérieur de *Nénette* à — 272°.

— Qu'allons-nous devenir si notre système de chauffage cesse de fonctionner ?

— Il fonctionne déjà très mal, intervint maman, je me sens à moitié gelée dans mon scaphandre.

— Ne nous décourageons pas, ma chérie, dit papa, les choses peuvent aussi s'améliorer.

La pile à protons qui alimentait le scaphandre avait-elle une défaillance comme les générateurs principaux de *Nénette ?* Cela était bien à craindre et très inquiétant. Que devenir si la température baissait et que faire ?

A ce moment précis un autre phénomène attira mon attention. Une matière sombre envahissait lentement les poutres qui formaient les parois de notre ancienne salle de séjour. Tout à fait à l'extrémité, leur lumineux assemblage était maintenant bordé d'une frange noire. La progression de cette étrange matière était heureusement extrêmement lente. On aurait pu penser à une sorte de boue, ou de lave, suintant par une fente et coulant lentement à l'intérieur. J'espérais que ce nouveau drame échapperait à mes parents... Hélas !

— Regarde, regarde ! s'écria papa, les poutres cessent peu à peu d'être lumineuses, bientôt ce sera l'obscurité !

— Peut-être l'ombre n'arrivera-t-elle pas jusqu'ici, dis-je pour le tranquilliser.

Mais j'étais moi-même bien loin d'être rassuré ? Qu'y avait-il à l'intérieur de l'ombre ? En quoi consistait-elle, en réalité, cette ombre qui s'approchait inexorablement ?

Maman et papa, fascinés, ne pouvaient détacher leur regard de la nuit qui nous envahissait ; Plof, heureusement ne s'était encore aperçue de rien ; quant à Alcide, il donnait des signes de très vive inquiétude.

Je braquai le télescope et, après de grands efforts dûs aux bonds incessants de *Nénette,* parvins à observer la matière noire.

Sa consistance, sa densité, rappelaient les cigares observés dans l'espace au début de la catastrophe. C'est-à-dire que ce noir était vraiment un trou dans l'Univers, comme un manque, une absence totale, en un mot (et je frémis à le prononcer), le Néant.

Les cigares étaient-ils donc des trous de Néant dans l'Univers ? Etait-ce ce Néant qui nous envahissait peu à peu ? Ah ! C'était vraiment incompréhensible !... Et *cela* avançait, avançait, peu à peu, inexorablement...

Pour la première fois, je sentis mon courage m'abandonner.

Mes parents ne réagissaient plus, ils regardaient, horrifiés, l'invasion lente du Néant.

Qu'aurions-nous pu faire, d'ailleurs ?

Ce qui nous arrivait était au-delà des forces humaines.

Nous n'étions plus que des épaves ballotées par des forces inouïes, quand soudain, comme une sorte de miracle, la lumière rouge de « régulation TL » se mit à clignoter. Je me précipitai sur le bouton correspondant...

La voix d'Alpha s'éleva au milieu du tumulte.

« Nous avons pu reprendre contact avec vous. Ne perdez pas courage. Tout va bien ! »

Cette voix nous fit vraiment l'effet de la voix du Messie. Enfin, notre solitude était rompue ! Enfin, nous retrouvions une bribe d'espérance !

De fait, il semblait que notre univers désordonné se normalisait un peu. Par les fenêtres, on apercevait maintenant de temps à autre des lueurs éblouissantes.

Puis la pesanteur se rétablit. Les mouvements de la salle se calmèrent et cessèrent d'entraîner *Nénette* dans une farandole insensée. L'assurance nous revenait peu à peu.

— Que diable a-t-il bien pu se passer ?

— En tout cas, je crois que nous l'avons échappé belle !

— Vous voyez ! Mes calculs étaient exacts : il y a eu sans doute un choc entre le monde des corps noirs et celui des Verts !

Par les fenêtres, qui avaient depuis peu repris

leur transparence, on apercevait, parmi les étoiles, des plages obscures, qui semblaient diminuer rapidement de volume. Pendant assez longtemps encore la situation nous parut légèrement anormale. Des mouvements lents et de grande amplitude se produisaient, comme si la salle avait été secouée par de larges ondulations. Aucun contact radio n'était possible avec l'extérieur. Des éclairs continuaient de se produire dans l'espace, à l'extérieur de notre salle. Simultanément, des grains de lumière, d'une fulgurante densité lumineuse, se déplaçaient en direction des corps noirs et je pus observer plusieurs fois dans mon télescope le choc de ces grains, qui provoquait la fragmentation des « cigares » et, presque aussitôt, leur disparition.

Au pire moment de l'alerte, nous étions parvenus à fermer le sas hermétique de *Nénette*, pensant que cette précaution pourrait peut-être se révéler utile. Nous n'osions pas le rouvrir, ignorant si les conditions qui régnaient désormais dans la salle de séjour étaient redevenues convenables. Heureusement, le calme étant tout à fait rétabli, je réussis enfin à entrer en contact avec Tau.

— Vous pouvez reprendre votre comportement habituel, dit celui-ci, tout est normal maintenant.

— Pouvons-nous sortir de *Nénette* ?

— Mais oui, bien sûr !

Et, comme pour nous rassurer, plusieurs œufs se matérialisèrent aussitôt. Nous les vîmes avec le plus grand soulagement et je ne pus m'empêcher de rire en songeant à la peur que nous avions eue la première fois qu'il nous étaient apparus.

D'un mouvement assez irréfléchi, et en fait, bien inutile, nous courûmes tous vers celui qu'Alcide, comme d'habitude, nous désignait comme étant Tau.

— Vous avez pu observer dans l'espace une tentative d'invasion des habitants d'une planète de notre système sidéral, expliqua Tau, ce sont des êtres assez primitifs. Nous les avions observés depuis longtemps et, naturellement, ils sont absolument sans pouvoir sur nous car, comme vous avez pu vous en rendre compte, leurs dimensions matérielles sont énormes mais...

Tau se mit à rire et la voix d'un autre Vert acheva :

— Leur organisation est tout à fait rudimentaire.

— Ils espéraient stupidement (car ils haïssent ce qu'ils ne comprennent pas) détruire nos installations matérialisées et les laboratoires de notre station d'études terriennes, où justement vous vivez actuellement !

— Cela eût été sans doute, bien désagréable pour nous !

— Oui, car même si *Nénette* avait résisté, vous n'auriez pas disposé d'une énergie suffisante pour retourner sur la Terre.

— Je sais ! Nous sommes si loin que, même à la vitesse de la lumière, aucune vie d'homme ne suffirait à parcourir cette distance, répliqua Axel.

Un éclat de rire impressionnant secoua, si j'ose dire, les Verts et fit trembler les écouteurs de mon casque.

— Mais pourquoi riez-vous ? dit mon père vexé.

— Il m'est impossible de vous l'expliquer, dit le Vert.

Cependant, je crois bien que j'avais un peu compris, mais je me gardai d'en rien dire, ni à Tau, ni à mes parents.

CHAPITRE X

Depuis que tous ces événements se sont produits, on dirait que les Verts sont devenus plus amicaux, si cela peut avoir un sens ! Je veux dire qu'ils prennent davantage soin de nous, nous donnent davantage d'explications, tiennent compte de nos avis.

Ils nous demandent à présent de participer à une nouvelle étape de leurs travaux, au cours de laquelle sera réalisée une nouvelle matérialisation humaine effectuée sur l'un de nous, puis enfin la grande expérience, celle qui constitue en somme l'achèvement de leur entreprise : la matérialisation en homme de l'un d'entre eux.

Nous avons accepté, je ne dirai pas avec enthousiasme, mais sans trop de réticences, bien que cette fois, l'expérience devant porter sur un cerveau de niveau élevé, il était nécessaire que papa s'y prête lui-même. J'aurais aimé

faire l'essai à sa place, mais il affirma que les vieux devaient passer avant les jeunes lorsqu'il y avait un risque, ce qui après tout n'est pas entièrement inexact. D'ailleurs le risque, cette fois-ci, n'est pas grand.

Le mode opératoire habituel a été suivi, rien de nouveau ne s'est produit et tout a bien marché.

Papa est revenu à présent parmi nous, et il s'est retrouvé identique à ce qu'il était avant sa dématérialisation.

Tau est enthousiaste. Il semble que cette dernière réussite ait redoublé l'intérêt qu'il portait déjà aux Terriens. Il a été presque constamment avec nous pendant nos séjours au Laboratoire de recherches terriennes ; puis il nous a apporté le résultat de ses travaux sur les matériaux terriens, dont il paraît être particulièrement chargé. Les réussites qu'il a obtenues dans la fabrication des matières organiques les plus compliquées sont vraiment remarquables.

Lorsqu'il nous rend visite, il m'entraîne ainsi que papa et maman dans d'interminables conversations.

— Ainsi, dit-il, sur la Terre, il existe des liens particuliers entre certaines individualisations de l'énergie commune (il appelle ainsi ce que nous désignons tout simplement par le mot : être vivant).

Nous tentons de lui expliquer ce qu'est une famille, un père, une mère, un ami.

— Mais pour quelle raison une idée exprimée par une personne diffère-t-elle de la même idée exprimée par une autre ?

— C'est que l'idée pour nous n'est pas tout. Il y a des réalités qui ne sont pas explicables en termes de « raison » !

— Pour nous, les Verts, comme vous nous appelez, il n'y a aucune différence entre les individus, sinon des différences de niveau de connaissance.

— Pourtant, dit Christof, lorsque je dis : « J'ai vu mes deux enfants », ce n'est pas du tout la même chose que lorsque je dis : « J'ai vu une petite fille et un petit garçon ».

— Par le Suprême Superviseur ! Il faut que j'arrive à expliquer cela !

— Mais, Tau, comment y parviendrez-vous puisque tout ce qui n'est pas raisonnement logique est totalement étranger à la constitution de votre être ?

— Il faut que je pénètre plus avant dans la connaissance du fonctionnement de vos cerveaux. Ah ! Lorsque vous me dites qu'une main tendue par un ami diffère d'une main tendue par un inconnu, je mesure l'abîme qui nous sépare encore de la véritable compréhension des Terriens !

Tau, peu à peu, finit par se confier à moi et

me déclare avoir demandé à Alpha de lui confier les recherches sur le cerveau humain, mais n'être pas parvenu à se faire comprendre pour expliquer le but, justement, de ces recherches. Alpha (qu'il appelle le Suprême Superviseur) étant convaincu avoir épuisé la question avec les dernières expériences réalisées. A ce que je comprends, on l'a un peu pris pour une espèce de fou.

Tau m'entraîne souvent, à présent sous les prétextes les plus divers, au Laboratoire des produits terriens (qu'il dirige). Je me rends compte qu'il poursuit seul ses recherches sur le fonctionnement de mon cerveau, sur ma personnalité, et je me prête à ses questions.

J'en profite pour lui demander s'il a quelque idée de ce qui va nous arriver, car, à vrai dire, nous commençons à trouver le temps très long.

— Ne vous désolez pas ! Vous retournerez sur la Terre !

— Mais quand ?

— N'êtes-vous pas heureux ici ? Vous manque-t-il quelque chose ?

— Naturellement, il ne nous manque rien de matériel. Mais ne commencez-vous pas à comprendre que, pour nous, la présence des autres hommes est une nécessité aussi importante que de manger et de dormir ?

Tau reste longtemps silencieux.

— Aucun Vert n'a jamais pris une décision

qui ne soit pas conforme aux plans du Suprême Superviseur, dit-il enfin.

De quelle décision s'agit-il ? Pourquoi cette phrase énigmatique ? Serait-ce que lui-même, en ce moment, envisage d'agir contre les ordres d'Alpha ? Il me paraît inutile et dangereux de lui poser la question.

Néanmoins, je décide de parler de tout cela à papa et, ensemble, nous nous préoccupons, sans en rien dire à personne, de nous assurer de l'état de *Sélénette*. Reprenant notre « check list », méthodiquement nous vérifions de fond en comble l'état de ses organes, y compris les moteurs qui, évidemment, doivent être maintenant en état de démarrer à la première alerte.

Tout cela nous occupe et nous réjouit, nous avons l'impression de préparer vraiment un départ, qui reste cependant hypothétique.

Arrive enfin le jour de l'essai de matérialisation d'un Vert. Nous l'avons attendu avec curiosité mais sans grande inquiétude car, cette fois-ci, nous ne serons pas acteurs mais seulement témoins.

Rien de bien remarquable, d'ailleurs, ne se produit : un homme se forme peu à peu dans la cabine de matérialisation, curieusement impersonnel, neutre, ressemblant beaucoup au P A L qui a disparu, à tel point que nous nous croyons un moment le jouet d'une hallucination. La cabine ne s'ouvre pas, nous ne pouvons pas le

toucher, mais seulement lui parler par l'interphone. Il nous paraît normal, mais d'un niveau mental bas et complètement imperméable aux sentiments. Il est vrai que, vu qu'il n'a pas de passé et n'a jamais été en contact avec d'autres hommes, on ne voit pas ce que ce mot pourrait signifier pour lui.

— Lorsque l'expérience sera terminée, dit à mon oreille soudain la voix de Tau, retournez dans votre véhicule et tenez-vous prêt à toute éventualité. Restez calme, Gil, surtout que rien ne vienne vous trahir, agissez exactement comme à l'ordinaire, mais soyez prêt !

Je retiens à grand-peine une exclamation et il me faut pourtant essayer d'assister avec calme à la disparition du Vert. Bientôt, la cabine n'est plus emplie que de la lueur bleutée habituelle. Un torrent d'idées déferle sous mon crâne, tandis que je m'efforce de rester impassible et de répondre aux propos très ordinaires de mes parents...

Que va faire Tau ? Que signifie « éventualité » ? Dois-je mettre les moteurs en marche ? Mais qui nous ferait franchir les parois de la salle ? Et même si nous y parvenions, qui nous donnerait la fantastique vitesse nécessaire pour rejoindre la Terre ?

Ne courons-nous pas à notre perte ?

Je brûle d'envie de parler à mon père... Ai-je le droit de les entraîner tous dans une aven-

ture ? Mais, après tout, n'ont-ils pas sans cesse affirmé qu'il ne fallait pas manquer l'occasion de fuir si elle se présentait ? Et s'il ne s'agissait nullement de cela ?

Nous reprenons l'ascenseur et nous voilà réinstallés dans notre *Nénette.* Je me mets aussitôt au poste de commande, sous les yeux un peu surpris de mes parents. Je prépare la mise en route des moteurs en essayant de détourner leur attention.

— Mais que fais-tu donc ? dit ma mère.

— Rien, rien, une simple vérification.

— Mais si tu mets en route le moteur atomique, nous allons subir le sort de Bill, attention ! s'écrie Axel.

Soudain, je remarque une petite tache noire qui apparaît au fond de l'immense salle. Elle grandit rapidement. Je l'aperçois maintenant plus clairement... mais c'est... un jeune homme ! Mes parents aussi l'ont vu :

— Regarde, regarde ! s'écrie maman stupéfaite, un homme !

— Il court vers nous !

— Qui est-ce ?

— Il ressemble à Gil !

— Mais oui ! On dirait Gil !

— Ah ! Ça alors...

Alcide, comme mû par un ressort, s'est précipité au-dehors, il bondit vers le jeune homme et gambade autour de lui en aboyant. Sans cesser

de courir, celui-ci lui donne une caresse au passage.

Tout à coup, la lumière se fait dans mon esprit. Je hurle.

— Installez-vous sur vos relax, ne bougez plus !

Le garçon bondit à l'intérieur de *Nénette,* se rue sur le tableau de bord tandis que je ferme le sas en toute hâte. Il me ressemble en effet comme un frère... Aucun doute pour moi n'est possible : c'est Tau qui s'est matérialisé et veut partir avec nous.

— Pleins gaz ! s'écrie-t-il (et il manœuvre les manettes qu'il semble connaître mieux que moi).

Les moteurs rugissent, *Nénette* se soulève et bondit... vers la cloison voisine !

Il est fou ! Nous allons nous fracasser contre les poutres !

— Attention ! Tau ! hurle mon père.

— Après tout, il doit savoir ce qu'il fait.

Le visage tendu à l'extrême, Tau se penche vers les cadrans. Une fumée opaque envahit la salle, *Nénette* approche du mur à grande vitesse, se précipite contre lui... et tout à coup nous glissons au milieu de cette matière plastique et indéfinissable qui nous avait déjà tant surpris lors de notre arrivée sur l'Etoile Verte.

— N'ayez pas peur, dit Tau, la matière des parois est élastique.

Une réflexion absurde me vient à l'esprit : si on l'avait su plus tôt !

La radio TL s'allume tout à coup. C'est la voix d'Alpha :

— Cessez immédiatement, Tau, je vous l'ordonne. Votre expérience est insensée, vous savez très bien que j'ai interdit le départ des Terriens !

— Il croit encore qu'il m'est impossible de désobéir. Mais je ne suis plus tout à fait un Vert ! s'écrie le jeune homme en riant.

— N'a-t-il pas les moyens de vous contraindre ?

— Il croit les avoir, mais il se trompe.

— Cependant, même si nous lui échappons, comment aurons-nous la vitesse nécessaire à notre voyage ?

— Vous m'avez déjà demandé cela : rappelez-vous, les Verts se sont mis à rire.

La matière étrange qui nous enveloppait vient de disparaître, derrière nous se profilent les immenses disques légèrement bleutés et lumineux qui renferment les laboratoires des Verts. Partout ailleurs, autour de nous, c'est la nuit piquetée d'étoiles du cosmos.

— Vous ne m'obéissez pas, Tau, sans doute avez-vous perdu la raison, je vais être obligé de vous détruire.

— Alpha, vous le regretterez bientôt, ne

cherchez pas à m'empêcher d'agir. J'ai acquis des connaissances que vous ignorez !

— Eh bien ! Vous allez payer pour cette impertinence !

Un éclair violent jaillit du côté des laboratoires et un nombre incroyable de ces grains lumineux, qui avaient sous nos yeux désintégré les corps noirs, apparaissent derrière nous.

Il est bientôt évident qu'ils se rapprochent avec rapidité.

— Nous sommes perdus ! s'écrie papa, rappelez-vous de la destruction des cigares !

— Nous allons être volatilisés s'ils nous rattrapent !

— Accélérez, Tau, nom d'une Galaxie !

Un énorme éclat de rire nous répond. Nous nous regardons avec stupeur, est-il vraiment devenu fou ?

Soudain une accélération prodigieuse nous cloue sur nos fauteuils. Les grains de lumière sont rapidement distancés.

Voilà qu'ils disparaissent dans le lointain !

— Vous vous croyez très malin, crie Alpha, parce que vous avez dépassé la ceinture de radiations et utilisé son énergie pour vous projeter dans l'espace ? Mais, attendez un peu !

Il me semble, en effet, malheureusement certain que ceux qui ont eu le pouvoir de nous attirer jadis auront aussi celui de nous retenir.

— Ne vous inquiétez pas. Alpha croit nous

faire revenir en faisant agir l'énorme puissance d'attraction de la masse qu'il peut libérer en utilisant l'énergie de l'Etoile Verte (comme vous l'avez appelée). Mais j'ai réussi à faire comprendre l'intérêt de mon projet à tous les chefs de laboratoires : ils n'exécuteront pas ses ordres !

— Alors, c'est une véritable révolution chez les Verts ?

— Quelque chose comme cela.

— Je vois que vous avez déjà fort bien assimilé les leçons des hommes, dit mon père en riant.

— Mais il n'y a plus de révolutions chez nous, voyons papa ! Tu sais bien que nous avons l'Organisation Universelle !

— Je ne l'oublierai pas, dit Tau, faites-moi confiance, mais il fallait agir pour ne pas bloquer le progrès de la Connaissance.

— Une question, maintenant : pourquoi avez-vous tant ri, dit mon père, lorsque je vous ai demandé comment nous obtiendrons une vitesse suffisante pour que notre voyage ne dure pas des centaines d'années ?

Je réponds à la place de Tau, un peu par vanité, je l'avoue.

— C'est, papa, parce que nos calculs de temps faits sur la Terre n'ont aucun sens dans le cosmos. Il est parfaitement possible de dépasser la vitesse de la lumière car cette vitesse n'a

de signification que par rapport à des repères terriens : ici, cela ne veut rien dire.

— Aussi, termine Tau, vous n'avez pas à craindre d'être un vieillard gâteux en arrivant sur Terre !

— Il n'en reste pas moins que, d'après les émissions radio que nous avons reçues, le temps ne s'est pas écoulé de la même façon pour nous pendant notre séjour chez les Verts que pour les hommes qui sont restés sur la Terre.

— Cela va être passionnant !

— Je me demande si je retrouverai mon appartement, dit maman.

— En tout cas, il y aura de la poussière !

— Oui ! Une belle couche, car nous sommes, au dire des calendriers terrestres, en 2276 ! dit Tau en riant.

— Peut-être ne comprendrons-nous même plus leur langage ?

Les installations des Verts ont, pendant ce temps, rapidement diminué de dimensions apparentes, tandis que Tau, calculant rapidement après une série de mesures au télescope et au téléradar, orientait *Nénette* en direction de la Voix Lactée, encore invisible à l'œil nu.

— Croyez-vous qu'Alpha va tenter encore de nous rejoindre ? dis-je.

Pour toute réponse, le jeune homme appelle sur la voie radio TL, celle qu'Alpha avait cons-

tamment utilisée pour communiquer avec nous :

– J'appelle Chef Laboratoire Psycho terrienne ! Donnez-nous des nouvelles des événements récents !

– Tout va bien ici ! répond bientôt une Voix, continuez tranquillement votre voyage ! Sous la pression populaire, Alpha a entièrement reconnu ses torts. La charge de Suprême Superviseur a été confiée démocratiquement à un collège de tous les chefs de Laboratoire. La Connaissance triomphe. Bonne chance, tenez-nous au courant de votre travail.

– Vous voyez ! Chez nous, le progrès de la Connaissance triomphe toujours de... comment dites-vous ? Ah oui ! J'ai lu cela dans vos livres : de la réaction obscurantiste.

Nous éclatons de rire avec un bel ensemble en entendant un Vert utiliser ce jargon qu'il a de toute évidence emprunté à un vieux bouquin relatant l'histoire terrienne des années 1950 ou 1960.

Mais ce que nous venons d'apprendre est tout de même bien réconfortant !

– Après tout, dis-je, le monde des Verts n'est pas tellement différent du nôtre !

– Dis, Tau, intervient tout à coup Plof, pourquoi que tu ressembles à Gil ?

– Eh bien... parce que, lorsqu'on fabrique un visage, il faut bien prendre un modèle. Comme Gil avait été avec nous très coopératif, j'ai tout

de suite pensé à lui et je n'avais pas trop de loisir pour réfléchir. Est-ce que cela vous ennuie, Plof ? Et vous Gil ?

Je n'ose pas lui dire que j'en suis au fond très flatté.

— Vous pensez s'il est fier de ressembler à un savant comme vous ! s'écrie Plof, et moi, cela me fera deux frères au lieu d'un !

— Nous serons votre famille sur la Terre, ajoute maman.

— Et moi, je serai votre ami si vous le voulez bien, dis-je.

— Merci. Je crois que je commence à comprendre un peu ce que vous dites lorsque vous parlez de « sentiment ». Je commence à comprendre ce qu'est l'affection.

Alcide s'est assis à côté de Tau et lui lèche la main.

Ouf ! Et voilà racontée cette histoire ! Mais sans doute aimeriez-vous savoir comment nous avons été reçus à notre retour sur la Terre et ce que nous y avons trouvé ? Il faudrait aussi vous expliquer comment notre civilisation a été remise, grâce aux Verts, sur la bonne voie...

Mais, pardonnez-moi, aujourd'hui je suis au bout de mon rouleau et mon « Syntexor » aussi. Alors, ce sera pour une autre fois !

GIL.

L'ATOME

LA PHYSIQUE MODERNE CONSIDERE QUE LA MATIERE EST FORMEE PAR DES « GRAINS » EXTREMEMENT PETITS, POSSEDANT UNE « PERSONNALITE » PROPRE ET QU'ON APPELLE DES ATOMES. LE MOT N'EST PAS NOUVEAU : ON LE TROUVE DEJA CHEZ LES PHILOSOPHES GRECS, ARISTOTE PAR EXEMPLE.

Pour se faire une idée de la dimension des atomes on peut dire que pour obtenir une longueur de 1 millimètre en plaçant côte à côte des atomes de fer il faudrait en aligner quatre millions. Mais cette comparaison reste très inexacte car on ne peut imaginer de placer des atomes « côte à côte » et de plus, chaque atome est lui-même surtout constitué par un immense espace vide. Si on imaginait de fabriquer, à l'échelle, un modèle atomique dans lequel le noyau serait représenté par une balle de ping-pong, la masse de l'atome serait pratiquement concentrée tout entière dans ce volume tandis que la dimension totale de l'atome devrait être 100 mètres de diamètre ! Tout le reste du volume serait donc quasiment vide. Tout ceci paraît évidemment bien difficile à imaginer et cependant les faits vérifient sans cesse l'exactitude de ces théories. Sans doute devons-nous renoncer complètement à imaginer les réalités physiques au niveau des atomes. En physique

moderne il est inutile de tenter d'« imaginer » des phénomènes et des objets qui n'ont rien de commun avec notre expérience habituelle.

Les atomes forment un certain nombre d'espèces. A l'intérieur d'une espèce tous les atomes sont identiques : ce sont les éléments chimiques. En se réunissant les atomes constituent des édifices plus ou moins compliqués qui constituent tous les corps dont nous constatons l'existence dans l'univers. Si le nombre d'espèces d'atomes est limité (hydrogène, oxygène, etc.) ils peuvent en se réunissant former des millions de combinaisons diverses.

Nous avons vu que la masse de l'atome est pratiquement concentrée dans le noyau, masse énorme par rapport à la taille du noyau. Celui-ci est donc extrêmement dense. Il est assez facile de détacher du noyau les particules qui circulent autour de lui dans le vide dont nous avons parlé plus haut (les électrons), mais le noyau lui-même se rompt difficilement : une énergie énorme se dégage alors, l'énergie nucléaire. Les hommes n'ont réussi à en mobiliser jusqu'ici qu'une part infime.

LES COMBUSTIBLES POUR FUSEES

Pour propulser une fusée on utilise jusqu'à présent obligatoirement le moteur à réaction car c'est le seul qui puisse fonctionner dans le vide. Pour alimenter ce moteur il faut un corps ou un ensemble de corps capables :

1° de fournir de l'énergie ;

2° de se transformer en un fluide qui puisse être éjecté.

On trouve en chimie de nombreux corps ou couples de corps qui répondent à ces nécessités et on leur donne en astronautique le nom de « propergols ».

Il existe aussi des corps appelés « monergols » qui se décomposent eux-

mêmes : par exemple la nitroglycérine, les explosifs en général. De nombreuses considérations influent sur le choix du propergol (ou monergol) : prix, possibilités de stockage à l'intérieur de la fusée, dangers qu'il présente avant et pendant l'utilisation, température atteinte pendant la combustion, vitesse d'éjection, etc.

Aussi ne pouvons-nous pas examiner ici les données qui déterminent le choix de tel ou tel combustible dans les différents cas. Citons la fusée Polaris qui fonctionne à poudre ainsi que Nike-Zeus. Saturne possède deux étages à hydrogène et oxygène liquides et un étage à oxygène liquide plus un combustible semblable à celui utilisé par les avions.

Les propergols les plus intéressants sont actuellement les couples hydrogène/oxygène, hydrogène/ozone (c'est une variété d'oxygène), hydrogène/fluor. L'inconvénient de l'hydrogène est qu'il faut le stocker à une température très basse, à l'état liquide : — 253° ! De même l'oxygène liquide à — 183°.

Des recherches sont faites actuellement dans une direction assez différente : il s'agirait de libérer des atomes susceptibles de se réunir ensuite pour former une molécule, en produisant de l'énergie. On sait que la plupart des gaz sont formés de molécules qui contiennent deux atomes : ainsi la molécule d'hydrogène contient deux atomes. Si on brise la molécule elle tend à se reformer avec un énorme dégagement de chaleur. Malheureusement la température atteinte est si élevée qu'aucun matériau connu ne peut y résister.

Et l'énergie nucléaire ?

Elle provient de la destruction des noyaux des atomes eux-mêmes. Elle comporterait l'immense avantage de ne pas nécessiter le stockage de grandes masses de matière car un seul noyau d'atome contient une quantité importante d'énergie. Mais nous avons vu que l'énergie ne suffit pas : une masse à éjecter est indispensable au fonctionnement du moteur à réaction. Où trouver cette masse ? Nous ne pouvons, ici, que signaler ce problème non encore résolu.

LE TEMPS

Les problèmes de la nature et de la mesure du temps sont parmi ceux qui troublent le plus le public informé des questions de la physique depuis les découvertes d'Einstein et celles des savants qui l'ont suivi. Problèmes extrêmement difficiles à résoudre car liés à notre vie elle-même. Nous pouvons difficilement les considérer objectivement, comme extérieurs à nous-mêmes.

Pourtant une constatation simple peut nous aider à comprendre les théories des physiciens modernes, à première vue surprenantes. Le temps dont nous sommes conscients n'est pas un temps absolu. Il n'est pas le même partout et pour tous les hommes. Nous le ressentons comme la succession des événements intérieurs qui se déroulent en nous et il varie avec le rythme de cette succession. Il suffit d'évoquer combien paraît longue une heure passée à écouter un conférencier ennuyeux tandis que l'heure d'exercice d'un sport passionnant paraît courte. De même un enfant estime l'année bien longue et le vieillard la trouve courte ; car pour le premier un an contient un grand nombre d'événements biologiques et presque aucun pour le second. Ne compte-t-on pas en jours, puis en semaines, l'âge des jeunes enfants ? Pour eux la mesure habituelle ne convient pas !

Eh bien, les physiciens pensent qu'il n'existe pas de temps absolu valable partout et pour tous. En particulier ils ont démontré que le temps ne s'écoule pas de la même façon à bord d'un mobile animé d'une vitesse voisine de celle de la lumière et au point par rapport auquel cette vitesse est déterminée.

Nous sommes habitués, à l'échelle humaine, à utiliser un temps que la mécanique classique a défini pour nous à partir des positions successives d'un certain mobile : par exemple l'aiguille de notre montre. Nous admettons implicitement que ce temps mathématique correspond à la réalité physique universelle. Or, certaines expériences, que nous ne pouvons décrire ici, ont démontré que le temps n'a pas ce caractère absolu et universel. On ne peut définir valablement qu'un « temps local ».

Sans doute pourra-t-on assez prochainement vérifier si cette « contraction » du temps a une signification pour les êtres vivants, en biologie. Ce sera une passionnante révélation.

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTICIPATION

A. Nourse	Révolte sur Titan
A. Martel	Gil dans le cosmos
D. Wollheim	Le secret de Saturne
D.H. Halacy	S.O.S. envoyez fusée

à paraître :

P. Devaux	Cosmonautes contre diplodocus
A. Martel	Gil revient sur terre

POLICIER

Boileau-Narcejac	Sans atout et le cheval fantome
F. Vernières	L'affaire Mister John
J. Merrien	L'oiseau de mort du Cap Horn

à paraître :

A. Boutroux	Deux yeux dans la nuit
Boileau-Narcejac	Sans atout contre l'homme a la dague

AVENTURES

D. Glize	Émeutes a Kaboul
H. Kocher	L'insaisissable contrebandier

à paraître :

P. Lupi	La pagode de Jade
P. Doone	Les barbes rousses du fleuve jaune

IMPRIMERIE L. P.-F. LÉONARD DANEL - 59-LOOS
DÉPÔT LÉGAL 7212 - PREMIER TRIMESTRE 1971
IMPRIMÉ EN FRANCE - N° D'ÉDITION 495

Allo ! ... Régulateur TL ... Communication urgente ... Vol 27 32 75 ... Étrange étoile verte à notre droite ... Nous dérivons ... Impossible conserver trajectoire ... Fonçons vers l'étoile verte ... Sommes perdus dans le cosmos ... Essayez garder contact ... SOS ... SOS ...

* *

KI-010-625

Hatier G.T. Rageot